56e régiment d'infanterie historique campagne 1939-1940 par le colonel Bourquin – ancienne imprimerie X. Perroux et Fils – Macon 1947 – source : gallica.bnf.fr/Bnf – droits : domaine public – saisie MF. Robelin - 2023

HISTORIQUE

56e REGIMENT D'INFANTERIE (16e D.I.)

PENDANT LA CAMPAMGNE

1939-1940

Le 56e régiment d'infanterie, au cours de son histoire, a acquis bien des titres de gloire par le sang versé. Le régiment de 1939 se devait de suivre l'exemple de ses devanciers.
Le 56e est fondé en 1638 sous le nom de régiment d'Enghien ; il prend part aussitôt à la guerre de Trente Ans et combat à Fontarabie et dans le Roussillon contre les Espagnols.
En 1644, il se bat dans l'armée de **CONDE** à Nordlingen, puis revient en Espagne où il prend Lérida.
En 1674, la guerre de la Dévolution le conduit en Franche-Comté. Il est au siège de Dôle.
Au cours de la guerre dite de la Ligue d'Augsbourg, il appartient à l'armée de la Meuse et se bat à Dinant, Huy et Limbourg.
En 1676, il prend le nom de régiment de Bourbon ; il fait partie du corps de siège de Philipsbourg, en 1688.
En 1723, au cours de la guerre de Succession d'Autriche, il rejette les Autrichiens qui ont franchi le Rhin, et prend Wissembourg.
La guerre de Sept Ans le trouve en Bretagne où il lutte contre les Anglais à Belle-Isle et Saint-Cast.
En 1789, la Révolution française a établi la République, le régiment de Bourbon devient le 56e de ligne en 1791.
Les armées coalisées de Prusse et d'Autriche envahissent la France du Nord ; il se bat à Maulde, puis le 20 septembre à Valmy où sa belle conduite le fait distinguer ; le nom de Valmy figurera désormais sur son drapeau.
En 1796, il est envoyé à l'armée d'Italie où il entre dans la composition de la division **SERRURIER**.
Au début d'avril, il force le passage des Appenins ; à la redoute de Saint-Michel-de-Ceva, poursuivant les Autrichiens, il prend part à la bataille de Mondovi ; au combat de Borghetto, le 30 mai et le 6 juin, il est devant Mantoue. Il prend alors le nom de 56e demi-brigade de bataille et est envoyé à l'armée d'Allemagne avec laquelle il combat contre les Autrichiens dans la vallée de la Hinzig et à Meiningen.
Au début de 1798, on le retrouve en Italie dans le corps de **CHAMPIONNET** qui met en déroute les Napolitains.
En 1805, le régiment redevient 56e de ligne, il est encore en Italie sous les ordres de **MASSENA**. Les 30 et 31 octobre, il est engagé dans les durs combats de Caldiero sur l'Adige, contre les Autrichiens. Son héroïsme lui vaut encore une nouvelle inscription sur son drapeau.
Tandis que le gros de l'armée française taille les Prussiens en pièces à Iéna et à Auerstaedt, le 14 octobre 1806, le 56e fait partie du corps d'observation de la Baltique contre les Anglais, où il demeure pendant les opérations contre les Russes en 1807.
Une cinquième coalition se forme contre la France en avril 1809, composée des Autrichiens, des Anglais, des Espagnols et des Portugais.
Tandis qu'une partie de nos armées combat en Espagne, **NAPOLEON** se jette sur les Autrichiens. Le 56e de ligne est de la partie ; il se bat à Landshut, Fermühl puis Ratisbonne ; le 16 mai 1809, il est à Vienne. Le 21, il franchit le Danube et occupe Essling ; ce village est durement attaqué par les

Autrichiens de l'archiduc **Charles** qui, malgré leur supériorité numérique, ne peuvent s'en emparer. Les soldats du 56e se battent comme des lions et l'Empereur fera perpétuer le souvenir de leur valeureuse conduite par l'inscription d'Essling dans les plis de leur drapeau.
Après avoir tenu garnison à Berlin, le 56e entre dans la composition de la Grande Armée contre les Russes avec lesquels **NAPOLEON** a rompu.
C'est alors, à partir de juin 1812, la marche sur Moscou par Dunabourg, puis l'entrée dans la capitale.
Mais l'hiver survient, l'armée française, dont les lignes de communications sont étirées à l'excès, est obligée de retraiter. Ce sont les pénibles étapes par une température des plus rigoureuses au milieu de combats incessants et le passage resté tristement célèbre de la Bérisina.
Le 56e, épuisé, ayant laissé de nombreux officiers et voltigeurs sous les neiges, revient en Allemagne mais pour y combattre encore aux batailles de Dresde et de Leipzig, en 1813.
L'armée française, succombant sous le nombre, continue sa retraite vers la France ; le 56e passe sur le ventre des Saxons qui essaient de lui barrer la route de Hanau, puis passe le Rhin.
A son tour, la France est envahie ; c'est l'immortelle campagne de France qui se déroule en 1814. Le 56e de ligne lutte à La Rothière, à Mormans et à Saint-Dizier.
L'Empire tombe, le 56e est disloqué, mais il reparaît en 1815, à l'époque des Cent Jours, il prend part à la bataille de Ligny.
L'Empire définitivement à terre, le 56e de ligne devient, en 1820, la Légion de Seine et Marne puis, un an plus tard, reprend le nom de 56e de ligne.
En 1840, il est en Algérie et participe aux combats de Tessala, de Tagdempt, de Mascara, à la lutte contre l'émir Abd-el-Kader et, en 1856 à l'expédition de Kabylie.
Mais le Piémont, dont l'indépendance est menacée par l'Autriche, fait appel à la France.
Le 56e de ligne par pour l'Italie, il se bat à Magenta, le 4 juin 1859 et à Solférino le 24. Là encore, sa belle conduite lui vaut une nouvelle inscription sur son drapeau. Dix ans plus tard, le ciel s'assombrit.
En fin juillet 1870, la guerre éclate avec la Prusse. Le 56e de ligne, de la division **LARTIGUE** du 1er Corps d'armée, est dirigé de Strasbourg sur la vallée de la Sauer, et le 6 août est engagé dans la bataille de Woerth-Froeschwiller. Ses contre-attaques vigoureuses rejettent les Prussiens du XIe Corps des bois de Niederwald sur Gunstett, d'une part, et sur Morsbronn, d'autre part (lieu où il se retrouvera soixante-neuf ans plus tard). Ses sacrifices ont permis à la division de se dégager de l'étreinte ennemie après la mémorable charge de la brigade de cuirassiers **MICHEL**.

L'armée française d'Alsace va se reformer au camp de Châlons, puis se porte sur Metz. Cette opération donne lieu à la bataille de Sedan où, après de sanglants combats, complètement encerclée, elle est acculée à la capitulation.
Le 56e n'existe plus, mais un 56e de marche est formé avec des unités de dépôt et fait partie de la 3e armée de la Loire. Il est à Villorceau, à Vendôme, à Connerré et au Mans.

Après l'armistice, ses débris rentrés d'Allemagne sont fondus avec les restes du 56e de marche. Le 56e Régiment d'infanterie est ainsi reformé à Nîmes.
Vers 1874, il reçoit, comme garnison définitive, Chalon-sur-Saône. C'est là que, pendant quarante années, il va recevoir des générations de Bourguignons, de Chalonnais en particulier, les former, les instruire avec un idéal : celui de la Patrie et l'espoir d'effacer un jour les traces de la défaite et de rendre à la France cette belle terre d'Alsace qu'il a généreusement arrosée de son sang.

Son long séjour à Chalon-sur-Saône l'identifie à la cité qui aime son régiment et en est fière.

Après bien des années d'une paix bienfaisante, il faut encore en découdre avec l'Allemagne. En août 1914, la guerre est à nos portes ; tous les anciens du 56e ont gravé dans la mémoire le souvenir de quatre années de luttes, âpres, dures et sanglantes où tant des nôtres sont tombés pour la défense de nos libertés.
L'historique qui a été publié à l'issue de la guerre reflète la belle conduite de ceux qui ont eu l'honneur de servir sous l'écusson 56.
Il ne me paraît pas nécessaire de détailler ici les années de cette dure épreuve qui sont magistralement exposées dans l'historique du 56e pendant la Grande Guerre, qu'il suffise de rappeler brièvement que le régiment, mis sur pied de guerre, quitte Chalon le 4 août 1914 et est transporté en Lorraine.
Il est engagé du 20 août au 12 septembre dans les sanglants combats de Gosselming, de Grivillers et de Mettexey.
C'est ensuite la guerre de secteur dans les bois d'Ailly pendant une année.
C'est, en septembre 1915, l'attaque de Champagne, puis en 1916 de nouveau les bois d'Ailly et la grande fournaise de Verdun où le 56e reçoit une première citation. En août, il est dans la Somme.
En 1917, il revient en Champagne où son activité ne cesse pas un instant. Ce sont les affaires de Maison de Champagne, de la Butte de Mesnil, de la Galoche, effectuées par différentes unité du régiment distinguées par des citations.
1918, l'année décisive, s'ouvre ; elle trouve le 56e en Picardie, d'où il se porte sur l'Aisne et s'accroche au terrain pour barrer la route de Paris. Bondissant à nouveau, il bouscule les Allemands à Caisnes et pousse sur l'Ailette. L'affaire de Caisnes lui vaut une nouvelle citation. Enfonçant la ligne Hindenbourg dans la région de Saint-Quentin, il tire ses dernières cartouches à Bernoville et Aisonville le 17 octobre et c'est l'armistice.
En dehors des citations qui lui valent la fourragère aux couleurs de la croix de la guerre, douze citations aux divers ordres ont été décernées aux bataillons, compagnies et sections.
Les noms de Champagne et de Verdun sont inscrits sur le drapeau ; c'est avec fierté que le 56e revient à Chalon-sur-Saône.
Malheureusement, il n'y demeurera plus longtemps, car visé par la loi sur la réduction de l'armée, il est dissous en 1924 ; le 134e régiment d'infanterie sera son régiment de tradition.
Une nouvelle page est ainsi tournée dans son histoire, mais celle-ci est suffisamment riche en enseignements dont sauront s'inspirer ceux qui, dans l'avenir, feront partie du régiment reconstitué.

CITATIONS DU 56e R.I. pendant la guerre 1914-1918

A L'ORDRE DU REGIMENT

Ordre du régiment n° 295 du 19 mai 1917.

La 10e compagnie du 56e R.I., sous les ordres du lieutenant Dumont, après avoir subi un bombardement violent d'obus, de torpilles et de grenades, a repoussé une attaque allemande sur un point de sa ligne formant saillant et a réussi à maintenir intactes ses positions après avoir fait subir à l'ennemi des pertes sérieuses.

Ordre du régiment n° 247 du 19 avril 1918.

La 10e compagnie, compagnie d'élite qui, sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant Dumont, fait preuve, en toutes circonstances, du plus beau mordant. Le 4 avril 1918, s'est lancée à l'assaut d'un bois solidement organisé et, malgré un violent feu de mitrailleuses, a atteint l'objectif qui lui était fixé, s'y est maintenue, malgré de violentes contre-attaques.
Déjà citée pour sa belle conduite au cours d'un coup de main en Champagne.

Ordre n° 97, en date du 9 juillet 1918.

Le lieutenant-colonel **GREINER**, commandant le 56e R.I., cite à l'ordre du régiment :

Le 2e bataillon du 56e régiment d'infanterie, sous les ordres du chef de bataillon Jacob, a contenu, le 1er juin 1918, un ennemi supérieur en nombre, l'empêchant de prendre pied dans Moulin-sous-Touvent. Complètement isolé pendant douze heures, à la tête d'un ravin, a donné le plus bel exemple de discipline et de dévouement en se maintenant sur les positions, et en permettant aux renforts d'arriver et de rétablir la situation.

Citation n° 191 du 12 novembre 1918.

Le lieutenant-colonel **GREINER**, commandant le 56e cite à l'ordre du régiment :

L 6e compagnie, unité d'élite aux ordres du lieutenant Chaudot, chargée, le 29 août 1918, de passer l'Ailette de vive force et de s'emparer de la route de Manicamp-Marizelle, fortement tenu par l'ennemi, a atteint ses objectifs en faisant une centaine de prisonniers et en s'emparant de plusieurs mitrailleuses.

A L'ORDRE DE LA DIVISION

Citation n° 85, en date du 16 novembre 1915.

Le 2e bataillon est cité à l'ordre de la Division pour les motifs suivants :

Le 2e bataillon du 56e R.I. sur les lignes avancées, du 23 octobre au 10 novembre, a poursuivi, avec la plus grande activité, les travaux d'aménagement du secteur qu'il occupait, sous l'énergique impulsion de son chef, le commandant Gaudy, sans souci d'un bombardement parfois violent.

A L'ORDRE DU CORPS D'ARMEE

Citation n° 302 du 7 février 1918.

Le général commandant le 8e Corps d'armée cite, à l'ordre du Corps d'armée, le 9e compagnie du 56e R.I.

Sous la direction énergique et intelligente du capitaine Clave, a fait, dans un élan magnifique, une incursion dans la troisième ligne allemande, le 28 janvier 1918

A chassé l'ennemi de cette ligne en lui faisant des prisonniers, dont un officier, et en lui causant des pertes. Après avoir opéré des destructions, est rentrée dans nos lignes au complet en ramenant une mitrailleuse et un granatenwerfer.

A L'ORDRE DE L'ARMEE

Citation n° 175 du 10 mai 1915.

Le général **ROQUES**, commandant la 1re Armée, cite à l'ordre de l'Armée le 3e bataillon du 56e R.I.

A attaqué et enlevé, avec la plus brillante ardeur, trois lignes de tranchées allemandes et s'y est maintenu malgré des bombardements intenses et des contre-attaques renouvelées de jour et de nuit.

ORDRE DE LA 10e ARMEE n° 342 du 2 octobre 1918.

Le général **MANGIN**, commandant la 10e Armée, cite à l'ordre de l'Armée :

le 2e bataillon du 56e R.I., sous les ordre du capitaine Pillegand, commandant provisoirement le bataillon, a conquis, le 3 juillet 1918, dans un superbe élan et à la suite d'une âpre lutte à la grenade, une ferme fortement organisée. A fait 40 prisonniers et pris de nombreuses mitrailleuses et engins de tranchées.
Le 3e bataillon du 56e R.I., sous les ordres du capitaine Clave, commandant provisoirement le bataillon, s'est porté, le 3 juillet, à l'assaut des lignes ennemies, avec une ardeur admirable. A vaincu de haute lutte les résistances opiniâtres qu'il a successivement rencontrées et, pendant sept heures de combat acharné, a donné un exemple superbe de volonté, d'audace et de ténacité.

ORDRE n° 344 du 12 octobre 1918.

Le général **MANGIN**, commandant la 10e Armée, cite à l'ordre de l'Armée (ordre n° 344 du 12 octobre 1918) :

Le 56e R.I. régiment d'élite qui a toujours fait preuve, depuis le début de la campagne, de ténacité dans la défense et d'élan dans l'attaque.
Sous l'énergique impulsion du lieutenant-colonel Greiner a, au cours des opérations du 18 au 22 août 1918, pris part à deux attaques, a atteint tous ses objectifs en faisant des centaines de prisonniers et en capturant 33 canons, dont 27 lourds, de nombreuses mitrailleuses et un matériel considérable.

Le maréchal commandant en chef des Armées de l'Est cite à l'ordre de l'Armée :

56e R.I., régiment d'élite, qui, en août 1916, sous Verdun, a fait preuve des plus belles vertus militaires, dans l'attaque comme dans la défense. Tandis qu'une partie du régiment enlevait, avec un élan admirable, les 2e et 3 août, la station de Fleury et les ouvrages au sud-ouest de Fleury, faisant plus de 600 prisonniers, l'autre partie, chargée d'arrêter l'ennemi qui s'avançait sur le fort de Souville, le forçait, le 3 août, à stopper, faisant face le 5 août à une nouvelle et puissante offensive et maintenait intact, grâce à des contre-attaques vigoureuses et répétées, le terrain confié à sa garde.
Après s'être particulièrement distingué dans l'offensive du 18 août au 3 septembre 1918 dans le Soissonnais, a repris la lutte du 9 au 20 octobre 1918 entre Saint-Quentin et Guise, réussissant le 18

octobre, par sa ténacité, à s'emparer du village d'Aisonville, malgré la résistance désespérée de l'ennemi. A fait 135 prisonniers, pris 3 canons, 7 mortiers et un matériel considérable.

LA GUERRE DE 1939-1940

Les années qui suivent la Grande Guerre ne dissipent pas le souvenir du régiment chalonnais. Les anciens se retrouvent et se groupent sous l'égide du lieutenant **FOURCHELOT** et du lieutenant **COMBAS**, et maintiennent les traditions du 56e.

Celles-ci vont revivre avec la reconstitution du régiment.

Au mois d'août 1939, la situation politique internationale se complique. L'Allemagne hitlérienne cherche à réduire à néant le fruit de notre victoire. Déjà, elle a annihilé la Tchécoslovaquie. Elle envahit la Pologne le 1er septembre. Les libertés du monde sont menacées : la France reprend les armes.

LA MOBILISATION

La mobilisation générale est ordonnée le 2 septembre. Le 56e régiment d'infanterie va se reconstituer à Mâcon, au Centre annexe d'infanterie n° 82.
Les noyaux actifs sont en place depuis trois jours. Officiers et sous-officiers proviennent du 134e régiment d'infanterie, de la 4e demi-brigade de chasseurs, de l'Ecole militaire d'Autun et du service de l'Instruction physique. Ce noyau sera complété quelques jours plus tard par des élèves des Ecoles militaires promus sous-lieutenants.

Dès le premier jour de la mobilisation, officiers et hommes des réserves rejoignent le Centre. Les arrivées se succèdent sans interruption, suivant les prescriptions du fascicule de chacun.
Tous s'attellent à la tâche, car le régiment doit être sur pied le cinquième jour de la mobilisation. L'organisation des unités, réparties dans différents cantonnements à l'intérieur de la ville, les distributions de tous ordres, les réquisitions de chevaux, voitures automobiles et de matériels divers s'effectuent sans heurts, grâce à l'activité et au dévouement de tous.
Le 56e est prêt dans les délais qui lui ont été impartis. Cependant, deux jours supplémentaires lui sont accordés. Ils sont employés à parfaire certaines opérations et à remédier à quelques détails.
Le régiment fait partie de la 16e Division avec les 29e, 89e régiments d'infanterie, 37e R.A.D. et 19e G.R.D. La Division est sous les ordres du général de l'Armée coloniale, **MARQUIS**, le colonel **BURTHEY** commande l'infanterie.

Le régiment compte à l'effectif : 81 officiers, 360 sous-officiers, 2 500 hommes et 330 chevaux. Il dispose de trains mixtes : auto et hippomobiles.

Son encadrement est le suivant :

ETAT-MAJOR

Lieutenant-colonel **BOURQUIN**, commandant le régiment.
Commandant **LIMOGE**, chef d'état-major.
Lieutenant **JOURNET**, officier de renseignements.
Lieutenant **POULET**, officier des détails.
Médecin capitaine **METTETAL**, médecin chef.
Capitaine **BERNO**, officier adjoint.
Lieutenant **LEQUIN**, officier de liaisons.
Dentiste lieutenant **TRABUC**.
Adjudant chef de musique **RICHARD**.

Compagnie de commandement.

Capitaine **BOUQUET**, commandant.
Lieutenant **LARNAC**, chef des transports.
Lieutenant **JEANNIN-NALTET,** pionniers.
Lieutenant **RENAUD**, motocyclistes.

Compagnie régimentaire d'engins.

Capitaine **LEFRANC**, commandant.
Lieutenant **ROUSSET**.
Sous-lieutenant **MOREL**.

1er BATAILLON

Chef de bataillon **CORNET**, commandant le bataillon.
Capitaine **ENGELHARD**, capitaine adjudant-major.
Lieutenant **DECHAUME**, officier de transmissions.
Médecin lieutenant **VOGEL**.

1re compagnie.

Lieutenant **JEAUNET**, commandant.
Lieutenant **PICHON**.
Lieutenant **BEAU**.
Sous-lieutenant **THIERY.**

2e compagnie.

Capitaine **COURTOIS**, commandant.
Lieutenant **SURCIN**.
Lieutenant **BOEUFGRAS**.
Sous-lieutenant **HUGO**.

Ancestramil

3e compagnie.

Capitaine **de CANSON,** commandant.
Sous-lieutenant **LEJEUNE**.
Aspirant **BIGNON**.
Aspirant **GUIGNARD**.

1re compagnie d'accompagnement.

Lieutenant **DAMANCE**.
Lieutenant **DESVIGNES**.
Sous-lieutenant **MOUREAU**.
Aspirant **MENAGER**.

2e BATAILLON

Chef de bataillon **MITTLER**, commandant le bataillon.
Capitaine **BAUDEMENT**, capitaine adjudant-major.
Lieutenant **DUPARAY**, officier de transmissions.
Médecin lieutenant **CORREZE**.

5e compagnie.

Capitaine **CHEVRIER**, commandant.
Lieutenant **POMMIER**.
Sous-lieutenant **GROSEILLIER**.
Sous-lieutenant **SARTRE**.

6e compagnie.

Capitaine **LACROIX**, commandant.
Lieutenant **DUBOIS**.
Sous-lieutenant **MILON**.
Aspirant **HUDELOT**.

7e compagnie.

Capitaine **BURTHIER**, commandant.
Lieutenant **MANSON**.
Lieutenant **ROBIN**.
Sous-lieutenant **LALLEMENT**.

2e compagnie d'accompagnement.

Capitaine **LOISON**, commandant.
Lieutenant **DEDIEU**.
Sous-lieutenant **FEUILLET**.

Ancestramil

Sous-lieutenant **RENAUDIN**

3e BATAILLON

Chef de bataillon **CLAVE**, commandant le bataillon.
Capitaine **RAYNEAU**, capitaine adjudant-major.
Lieutenant **BARBIER**, officier des transmissions.
Médecin lieutenant **VERNUSSE**.

9e compagnie.

Capitaine **RAYNAUD**, commandant.
Lieutenant **SAVARE**.
Sous-lieutenant **COURCENET.**
Aspirant **GRUERE**.

10e compagnie.

Capitaine **CANNET**, commandant.
Sous-lieutenant **FATON**.
Sous-lieutenant **BERTRAND**.
Aspirant **BESSARD**.

11e compagnie.

Capitaine **POIRIER**, commandant.
Lieutenant **BONNETAIN**.
Sous-lieutenant **REINERT**.
Sous-lieutenant **BERNARDIN**.

3e compagnie d'accompagnement.

Lieutenant **CHAFFANGE**, commandant.
Sous-lieutenant **LEROY**.
Lieutenant **DASTILLUNG**.
Sous-lieutenant **VERDIER**.

Compagnie Hors Rang.

Capitaine **CHAIGNEAU**, commandant.
Sous-lieutenant **ELIZON**, dépannage.
Vétérinaire lieutenant **BLOT**.
Lieutenant **HUSSENOT**, officier d'approvisionnement.
Sous-lieutenant **REBILLARD**, ravitaillement.
Pharmacien lieutenant **LASSALLE**.

Les deux tiers de l'effectif et les officiers de réserve proviennent du département de Saône-et-Loire ; le dernier tiers est fourni par les recrutements de Lyon, Bourg et Nevers. Une centaine d'hommes viennent du recrutement de Valenciennes.

Ancestramil

Deux officiers ont appartenu au 56e pendant la Grande Guerre : le commandant **CLAVE** et le capitaine **LEFRANC**. Ils formeront le trait d'union entre l'ancien et le nouveau 56e.
Enfin nombreux sont les hommes dont les pères sont tombés sous les plis du drapeau du régiment.

Après la revue du régiment, mobilisé, passée par le colonel, le régiment quitte Mâcon le 9 septembre, à partir de 16h 30. Formant quatre trains, il est dirigé par Bourg, Besançon, Lure et Arches sur Rambervilliers, puis de là par le tunnel de Saales sur la vallée de la Brüche où ses premiers éléments débarquent en gare d'Urmatt, le 10 septembre dans la soirée.
Les trains automobiles font étape par route sous le commandement du capitaine adjoint au colonel.
Le 12, le régiment est regroupé à Oberhaslach ; son 3e bataillon est à Gresswiller, il se portera un jour plus tard à Dorlisheim.
Le 14 septembre, le régiment gagne, par Mutzig, le débouché des Vosges et occupe Dorlisheim avec l'état-major et le 3e bataillon, Griesheim avec le 1er bataillon et la C.R.E., Altorf avec le 2e bataillon, à l'aile gauche de la Division dont le Q.G. est à Rosheim.
Il stationne dans cette région pendant une dizaine de jours, lesquels constituent une période de mise en mains. Les cadres y prennent un contact étroit avec leurs hommes. On procède au perfectionnement de l'instruction dans toutes les branches. Le régiment commence à s'y créer une âme.
En fin septembre, la Division est alertée et se porte vers le Nord. Le régiment, par une marche de nuit de 32 kilomètres gagne les gîtes d'étapes de Duntzenheim et de Gougenheim et, le même jour, embarqué en camions, est transporté au camp de Bitche.

LES OPERATIONS

La Division doit relever la 15e D.I. en ligne au nord de Bitche. Le colonel effectue la reconnaissance du sous-secteur que doit occuper le régiment. Toutes les dispositions sont ensuite arrêtées pour effectuer le mouvement. Ce dernier n'a pas lieu. La Division se porte dans la région au nord de Haugenau en vue d'une prochaine entrée en secteur.
Le 56e quitte le camp de Bitche et gagne Philipsbourg où il stationne deux jours puis, par étape de nuit, rejoint la vallée de la Sauer et vient cantonner dans les villages de Gunstett, Biblisheim, Durrenbach et de Morsbronn.
Le régiment se retrouve sur le terrain, plein de souvenirs des combats du 6 août 1870.

Sous-secteur de Langensoulzbach.

Le stationnement du régiment est vite abrégé. Le 8 octobre, la Division occupe le large secteur de Pechelbronn. Le 56e tient le sous-secteur de Langensoulzbach. Le P.C. est installé dans ce dernier village. Le 1er bataillon est à Nehwiller, le 2e à Niederbronn, le 3e à Langensoulzbach et Goersdorf. La C.H.R. est à Reischoffen.
Devant eux s'étalent les ouvrages de la ligne Maginot tenus par le 165e R.I.F. au-delà de laquelle sont installés les avant-postes dans le voisinage immédiat de la frontière.
Il faut alors entreprendre les travaux d'organisation d'une ligne d'arrêt et d'une ligne anti-chars. Ces travaux vont faire l'objet de l'activité des unités pendant tout le séjour.
Devant nous, les Allemands procèdent à des travaux analogues. Les observatoires signalent l'activité de chantiers de tous genres et la pose de mines le long de la frontière. Nos patrouilles réussiront à déceler un chapelet de mines et à le faire sauter.
L'ennemi pousse des patrouilles à travers la région, qui est particulièrement boisée, et essaient de tâter la ligne Maginot. Un accrochage se produit dans le voisinage de l'observatoire du

Schaufelshalt, au nord de Lembach. Un peloton du G.R.D., qui tient les avant-postes de ce côté, est assailli et, presque encerclé, parvient à se dégager. Les Allemands sont particulièrement actifs à l'aile droite du sous-secteur, vers Wingen. Ils font, par ailleurs, une propagande effrénée au moyen de haut-parleurs pour inciter les Français à cesser les hostilités et ne pas « se faire les soldats de l'Angleterre ».
Dans tout le secteur, on travaille fiévreusement aux organisations sous un ciel pluvieux et dans la boue.
En fin octobre, le régiment est relevé par la 25e demi-brigade de chasseurs et vient reprendre, approximativement, ses cantonnements autour de Gunstett.
Afin de rappeler à tous le souvenir de leurs anciens, le colonel expose aux cadres, sur le terrain même de l'action, les péripéties des combats du 6 août 1870.
Instruction, remise en état des matériels absorbent les quelques jours passés derrière les lignes.

Sous-secteur de Hochwald.

Le 17 novembre, le régiment remonte en secteur et relève le 89e R.I. Le 3e bataillon est poussé aux avant-postes en avant de la ligne fortifiée sur la haute Lauter, entre Climbach et Roth.
Le 2e bataillon tient la ligne d'arrêt entre la ferme de l'Altmuhl et le col de Weep ; le 1er bataillon est en réserve à Lampersloch, la C.R.E. est répartie entre les bataillons, la C.H.R. est à Lobsann, avec le poste de secours régimentaire.
Le P.C. fonctionne à la Maison forestière de Marienbronn.
Les bataillons vont se succéder sur les diverses positions.
Le sous-secteur est dominé par le gros ouvrage du Hochwald, véritable forteresse aux structures profondes et étendues, dotée d'une forte garnison, à cheval sur la crête des basses Vosges et formidablement armée.
Les troupes de forteresse qui l'occupent ont un moral très élevé et ont, comme sur toute la ligne d'ailleurs, une confiance absolue dans la valeur de leurs ouvrages.
Ici, encore, les travaux d'organisation des différentes lignes de défense sont activement poussés. P.C. de combat, abris, communications font l'objet des travaux.
De son côté, l'ennemi ne reste pas inactif. De l'observatoire de secteur de la tour de Sherol, au nord de Roth, on signale des travailleurs en action sur la crête du Landsberg et des mouvements de fractions entre les bois de la crête des Marronniers et la ferme de Langenberich.
Les compagnies du 3e bataillon tiennent les points d'appui : de la Maison forestière de Sherol pour la 9e compagnie qui détache au-dessous d'elle, dans le village de Weiler, une section, laquelle surveille le passage de la Lauter. La 10e compagnie tient le col du Pigeonnier, la 11e est à Climbach. Elles détachent en avant d'elles des postes de groupes ou de sections.
Ces éléments, lancés en pleine forêt, sont éloignés les uns des autres et exposés à la surprise et même à l'enlèvement. Nos hommes font toutefois bonne garde et, dans ses tentatives, le boche en sera pour ses frais.
Dans chaque bataillon, il est procédé à la mise sur pied de groupes francs, composés de volontaires et qui vont opérer aux avant-postes.
Le secteur de la division est plus particulièrement agité, face à Wissembourg. La hauteur de Geissberg est soumise aux feux de l'artillerie allemande.
Des deux côtés on s'épie. Le boche multiplie ses patrouilles. Il est évident qu'il cherche à déterminer notre ligne d'avant-postes et à pousser jusqu'aux ouvrages. Ses éléments de reconnaissances ont composés vraisemblablement de gens connaissant bien le pays ou guidés par des habitants du voisinage de la frontière. Accompagnés de chiens, disposant d'un équipement

spécial, ils s'infiltrent par les larges intervalles qui séparent nos postes et, à la faveur des bois, s'approchent des ouvrages et savent éviter les embuscades.
Des incidents ne vont pas tarder à se produite.
Au cours de la deuxième semaine de novembre, un poste de la 6e compagnie, composé d'une section commandée par le lieutenant **DUBOIS**, occupant la maison forestière de Climbach, est assailli par quelques patrouilles hardies. Arrêtées par le réseau qui entoure la maison, et par les feux qui partent de la maison, ils couvrent celle-ci de grenades sans pouvoir, toutefois, forcer la garnison. En même temps, le village de Climbach est tâté de différents côtés. Un tir des tourelles d'artillerie du Hochwald met fin à l'action qui s'est déroulée de nuit. Nous ne subissons pas de pertes. On ne trouve trace de l'ennemi que par les nombreux éclats de grenades lancés en chapelets. On constate qu'il ne laisse aucun indice derrière lui : blessés ou tués sont relevés, les étuis de cartouches sont recueillis dans des dispositifs spéciaux, etc. C'est là la marque de troupes parfaitement dressées et d'actions de détail soigneusement préparées.
Le 3 décembre, vers 16 heures, une « strosstrupp » d'environ cent cinquante hommes descend des positions allemandes sur le village de Weiler et attaque le point d'appui de la section de la 5e compagnie, section commandée par le sous-lieutenant **SARTRE**. Ce dernier ne s'en laisse pas imposer. Encerclé en même temps qu'un de ses groupes retranché à l'extérieur et commandé par le caporal **BASSY**, il se défend vigoureusement. Le groupe franc, sous la conduite du sous-lieutenant **LALLEMENT**, part à la rescousse, mais gêné par les feux qui partent de la crête occupée par la 5e compagnie, il ne peut faire sentir son action. Il recueillera, cependant, la section **SARTRE** qui, réussissant à se dégager, rejoindra sa compagnie.
L'artillerie du Hochwald est intervenue, l'ennemi n'a pas insisté. Il ne renonce cependant pas à ses entreprises, car vers minuit, cheminant à travers les bois qui couvrent les pentes descendant sur la Lauter, il parvient à la crête de Sherol et attaque le point d'appui de la 5e compagnie. Une lutte confuse se déroule. La fusillade crépite. Le chef de bataillon **MITTLER** est autorisé par le colonel à disposer d'une compagnie du 223e R.I., destinée à la relève de la 5e compagnie, et qui se trouve précisément au P.C. du bataillon à Clebourg. La compagnie intervient par le village de Roth. Les Allemands n'attendent pas et se replient. Cette petite affaire nous coûte un blessé. Comme d'habitude, il ne reste rien du côté allemand.
La section **SARTRE** réoccupe Weiler au point du jour.
Des mouvements étant signalés dans le hameau de Saint-Germanshof, le colonel le fait bombarder par les tourelles du Hochwald.
La division est relevée, dans la nuit du 4 au 5 décembre, par la 70e D.I. Cette opération s'effectue sans incidents.
Le séjour dans ce secteur a été marqué par l'exécution d'importants travaux défensifs en liaison avec le 22e R.I.F. et l'artillerie. De gros chantiers d'abattis, dans la vallée du Schmeltzbach, au sud de Pfaffenbronn, ont permis le dégagement des champs de tir des ouvrages ouest du Hochwald et des liaisons de feux plus serrées avec l'ouvrage du Four-à-Chaux, au sud de Lembach.
Enfin, le contact de l'ennemi, les petites escarmouches ont aguerri la troupe.

Période de repos.

Le 56e vient occuper, pour période de repos, une zone de cantonnements au nord-ouest de Brumath.
L'état-major et la moitié du 3e bataillon sont à Ohlungen, à l'ouest d'Haguenau, la 9e compagnie et la C.A.B. 3 à Wintershausen, l'état-major du 1er bataillon, la 1re compagnie, la C.A.B.I. et la C.R.E. à Batzendorf. Le 2e bataillon, moins la 5e compagnie, sont à Walenheim, les 2e, 3e et 5e compagnies sont à Brumath où est installé le Q.G. de la division, la C.H.R. est à Bernolsheim. Le régiment est donc stationné sur une profondeur de 10 kilomètres.

Déjà, les départs ont fait des vides dans les cadres et dans la troupe par le jeu des affectations spéciales et des mutations.
A la tête de la division, le général **MARQUIS**, atteint par la limite d'âge, a été rappelé à l'intérieur et remplacé par le général **MORDANT**, également des troupes coloniales.
A l'intérieur du régiment, le capitaine **CHEVRIER**, affecté spécial, a quitté le commandement de sa compagnie. Les capitaines **RAYNAUD** et **LACROIX** sont passés à une unité de pionniers, le lieutenant **PICHON** est en stage à l'Ecole militaire d'infanterie à laquelle il était admissible avant l'entrée en campagne. Les capitaines **ENGELHARDT** et **COURTOIS** sont évacués pour maladie. Le capitaine **LEFRANC** est détaché au Centre d'instruction d'engins anti-chars à Mutzig en qualité d'instructeur. Les lieutenants **DUBOIS** et **JEANNIN-NALTET** quitteront le 56e au début janvier pour être affectés, l'un au 2e R.I.C., l'autre au 6e R.I.C. Le capitaine **BOUQUET** prend le commandement de la compagnie anti-chars divisionnaire. Le lieutenant **LARNAC** est affecté au 29e R.I. Le lieutenant **CHAFFANGE** à l'Ecole militaire d'infanterie.

Dès le début de la période, l'hiver fait brusquement son apparition.
D'abondantes chutes de neige ne tardent pas à tomber obstruant routes et chemins. Un gel intense recouvre les chaussées rendant la circulation des plus difficiles. Il faut alors dégager les différentes voies qui servent aux ravitaillements de l'avant comme des arrières, pour assurer au commandement la liberté des mouvements.
En dehors de ces travaux, l'instruction est reprise : exercices de cadres, perfectionnements des groupes francs, exercices de combat de compagnies et de sections, marches d'entraînement, tirs, etc.
Le colonel présente le drapeau du régiment aux bataillons, cérémonie que les circonstances n'ont pas permise jusqu'ici.
Les permissions de détente, qui fonctionnent depuis le début de décembre, sont intensifiées, les hommes vont se retremper dans le milieu familial : le moral est bon.
Malgré l'extrême rigueur de la température et la médiocrité des cantonnements, l'état sanitaire est des plus satisfaisants. L'alimentation ne laisse rien à désirer, les ravitaillements sont assurés d'une façon très régulière depuis le début de la campagne par le brave lieutenant **HUSSENOT** qui, en dehors d'un bon camarade, est un parfait officier d'approvisionnement et qui, au mépris de son propre repos, a fourni la subsistance, quelles que soient les difficultés du moment, aux éléments les plus éloignés jusqu'au plus près de l'ennemi.
Le service de santé du Corps, sous la direction du docteur **METTETAL**, est, lui aussi, à hauteur de sa tâche.
Le régiment reçoit un renfort de cent cinquante hommes de la 16e Région.

Cette période de demi-inaction pèse sur tous. On salue avec plaisir l'annonce d'une prochaine rentrée en ligne. Il s'agit, en effet, au cours du mois de janvier, de faire glisser la division vers l'Ouest et de gagner une zone de cantonnements occupée par la 35e D.I. en vue d'une relève dans le secteur de Bitche qui est, d'ailleurs, quelque peu agité.
Le colonel va prendre contact avec le commandant du 11e R.I. qu'il doit remplacer.
Les ordres préparatoires sont donnés, mais le mouvement est retardé en raison de l'état des routes.
Le froid est toujours aussi vif. Les routes présentent l'aspect de véritables miroirs sur lesquelles les déplacements d'unités importantes posent des problèmes d'une solution difficile, surtout pour les troupes montées.
Des essais sont entrepris, à plusieurs reprises, consistant à faire marcher des unités à pied suivies de voitures de différents modèles avec leur chargement. Si, à la rigueur, le fantassin peu avancer, tant bien que mal, on se heurte, par contre, à de graves mécomptes avec les véhicules : pattes cassées

chez les animaux, brancards et roues brisées aux voitures. Il faut renoncer, pour le moment, à un déplacement. Nos chevaux souffrent, d'ailleurs, beaucoup du manque de foin, les animaux de réquisition, gros chevaux du Morvan, peu adaptés au service de l'armée, insuffisamment nourris, crèvent peu à peu. Le régiment en a perdu vingt-cinq en relativement peu de temps, malgré le dévouement du vétérinaire **BLOT**, qui ne se console pas de nos pertes.
Dans le courant du mois de janvier, une revue est passé à Brumath par le général **BOURRET**, commandant l'armée, et à laquelle participent des détachements de tous les Corps de la Division. C'est le 1er bataillon qui y représente le régiment. Au cours de cette revue, le général **MORDANT** reçoit la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur, et le capitaine **CHAIGNEAU**, commandant la C.H.R., la croix de chevalier.
Cependant, il faut bien relever les unités, en ligne depuis longtemps, et, malgré la température toujours inclémente, la 16e D.I. reçoit l'ordre de remplacer la 23e D.I. dans le secteur Lauter-Rhin.

Secteur de la forêt et sous-secteur de Sessenheim.

Le mouvement commence le 15 février par le 1er bataillon, qui gagne le gîte d'étape de Shirren, et le 16 Oberseebach où il relève un bataillon du 32e R.I.
En même temps, la 11e compagnie va relever, sur les bords du Rhin, la compagnie du 32e R.I., qui tient les avant-postes.
Le 17, le gros du régiment fait mouvement et rejoint ses emplacements. Le P.C. est à Shirrhoffen avec la compagnie de commandement, le 3e bataillon à Sessenheim, le 2e à Bitschwiller. La C.R.E., moins les éléments anti-chars qui ont été joints au 1er bataillon, est à Shirren avec le poste de secours régimentaire ; la C.H.R. stationne en arrière, au camp d'Oberhoffen.

Le sous-secteur occupé par le 56e est appuyé, au nord, à la forêt de Haguenau, qui est coupée, dans sa partie Est, par la ligne Maginot et, au sud, à la Moder. Il fait face au Rhin et comprend les ouvrages de Runtzenheim, Auenheim (sud et nord), de Statmatten et de Fort-Louis, où il prend liaison avec le secteur de Strasbourg. Trois ouvrages de berge surveillent le Rhin à Beinheim, Neuhausel et Fort-Louis ; tous sont tenus par le 68e R.I.F.
Comme dans tous les secteurs, les villages situés en avant de la ligne fortifiée ont été évacués par leurs habitants dès la mobilisation. Les troupes de forteresse y ont entrepris de sérieux travaux d'organisation qui vont d'ailleurs continuer. C'est ainsi que Runtzenheim, Auenheim, Statmatten, Dengolsheim vont devenir de véritables forteresses. Il est à remarquer que les unités de forteresse ont un moral particulièrement élevé et ont une confiance absolue dans la valeur des organisations qu'elles ont mission de tenir et de défendre.
En outre, une bonne partie de leurs effectifs est de la région même et connaît parfaitement le pays.
De l'autre côté du fleuve, les ouvrages allemands, gros cubes de béton, s'alignent séparés par des intervalles de deux cents mètres. Tant à l'est qu'à l'Ouest, les rives sont marécageuses et le Rhin n'est traversé dans le sous-secteur que par un seul pont qu'utilisait la voie ferrée de Strasbourg à Rastadt. Détruit par le génie de l'armée, son tablier est coupé en deux parties.
Il est tenu, sur la berge française, par un blockhaus flanqué par l'ouvrage de berge de Beinheim.
La compagnie d'avant-postes occupe les villages de Roeschwog et de Roppenheim qu'elles organisent et détachent des postes d'écoute et de surveillance sur le bord du Rhin.

En dehors du 68e R.I.F. et d'un groupe du 37e R.A.D., le colonel ne dispose que de deux bataillons du régiment. Le bataillon détaché sur la Lauter à la position dite « de sûreté » opère dans un autre sous-secteur. Il est ainsi réparti : son P.C. est à Oberseebach, ses compagnies tiennent la ligne des villages face à la forêt du Mundat : Geisterhof, Salmbach, Schleital, Fronackerhof. Elles détachent

des postes sur les bords de la Lauter au contact des fortifications ennemies dans la forêt du Mundat. Ces postes éloignés les uns des autres, séparés par la masse boisée, sont dans l'incapacité de s'appuyer réciproquement.
Les groupes francs du régiment et du 29e R.I. sont réunis pour former une section qui opérera entre ces postes.
Derrière la ligne de sûreté sont installés des avant-postes sur la ligne générale : crêtes au sud d'Oberseebach, Aschbach, Trimbach, Siegen, Nehwiller.
Les deux lignes sont sous le commandement du colonel commandant l'I.D. A la fin de février, la température s'adoucit un peu. L'activité va reprendre partout après avoir presque complètement cessé pendant les grands froids : remise en état des routes fortement endommagées par le gel, camouflage des communications (nous sommes en vue des observatoires ennemis des premières pentes de la Forêt Noire), travaux sur les lignes d'arrêt et de soutien.
Le 56e travaille ferme pour barrer la plaine qui s'étend entre la forêt et la Moder.
Dès la fin du mois, le boche s'agite. Nos fortins de berge sont couverts par intermittence, de projectiles, en particulier ceux de Neuhausel et de Fort-Louis qui répondent. C'est alors et surtout la nuit un échange de rafales de mitrailleuses qui causent chez nous quelques dégâts à l'armement des cloches de guetteurs. Le colonel commandant le 68e R.I.F. fait canonner, par une pièce anti-chars, les embrasures des ouvrages ennemis, ce qui a pour effet de calmer quelque peu l'ardeur des Allemands.
Vers le Nord, l'agitation est plus accentuée. Alors que sur le Rhin les Allemands ne traversent pas le fleuve, par contre ils franchissent la Lauter avec de petits détachements, ce qui donne lieu à des accrochages à Lauterbourg et à Wissembourg avec les régiments voisins. L'un de ces détachements, lancé à travers la forêt du Mundat, attaque pendant la nuit, au début de mars, un poste d'une section de la 3e compagnie, commandée par l'adjudant **DARBON**, qui tient le carrefour de chemins à l'ouest de Bienwaldmuhle. La surprise sur laquelle l'ennemi comptait ne se produit pas. Malgré le mauvais temps et la boue dans laquelle vivent les hommes, l'ennemi est rejeté après un petit combat, emmenant ses morts et blessés, laissant, dans le réseau qui entoure le point d'appui, le cadavre d'un sous-officier.
La section **DARBON** est relevée par la section du sous-lieutenant **LEJEUNE**, de la même compagnie. En représailles de leur échec, les Allemands couvrent cette section de projectiles de mortiers, mais se gardent d'attaquer à nouveau.
Ces petites affaires nous ont coûté plusieurs blessés graves, mais aussi apporté un certain nombre de citations.
Dès ce moment, le Corps franc ne cessera de patrouiller toutes les nuits dans la forêt.
Nos patrouilles pénétreront aux travers des défenses allemandes. Au cours de l'une d'elles, pendant un petit engagement, le sergent **MATHES**, blessé, réussira à dégager sa troupe et regagner nos lignes en traversant la Lauter à la nage, malgré sa blessure.
L'ennemi se tiendra coi pendant un mois dans la partie de la ligne tenue par le détachement du 56e.
Vers le 10 mars, le 1er bataillon est relevé par le 3e. Il vient à Soufflenheim où il est mis à la disposition du sous-secteur voisin pour travailler aux organisations intérieures de la forêt. Le 2e bataillon se porte de Bitschwiller à Sessenheim et fournit les avant-postes sur le Rhin.
La propagande allemande se manifeste, à ce moment, par de larges panneaux tendus au pont du chemin de fer de Beinheim, portant des inscriptions incitant nos hommes « à ne pas se sacrifier pour l'Angleterre ». De petits projectiles en carton sont lancés par mortiers de la rive allemande et contiennent des opuscules composés de photographies montrant la puissance de l'industrie allemande et l'importance de la ligne Siegfried.

Travaux et relèves se succèdent avec le même rythme ; l'activité est grande dans tout le secteur. Un détachement de la Marine britannique arrive à Soufflenheim. Chaque nuit, pendant un mois, il procédera au lancement de mines flottantes dans le Rhin, au confluent de celui-ci et de la Moder.
A partir du mois d'avril, les observatoires signalent, chaque nuit, un trafic intense sur les voies ferrées de la rive est. Il ne semble pas, d'autre part, que l'occupation des ouvrages ennemis soit très dense.
A son tour, le 2e bataillon va tenir sur la ligne de sûreté de la Lauter, le 3e revient à Sessenheim et sur le Rhin.

Le Corps d'officiers subit de nouvelles amputations. En vertu d'une décision ministérielle, les officiers subalternes de réserve ayant atteint l'âge de 40 ans rentrent à l'intérieur. Les capitaines **CHAIGNEAU** et **BURTHIER**, le lieutenant **REBILLARD** quittent le régiment. Ces bons camarades seront regrettés par tous. Les lieutenants **SAVARE** et **RENAUD** sont envoyés sur des formations de recrues. Le lieutenant **HUSSENOT** est affecté à une unité de pionniers, le lieutenant **BEAU** est dirigé sur l'armée anglaise en qualité d'interprète, l'aspirant **BIGNON** est évacué pour raison de santé, le lieutenant **BONNETAIN** sera, lui aussi, désigné pour une formation de l'intérieur.
Par contre, le régiment reçoit un officier, le lieutenant **MOREAU**, venant d'un bataillon de pionniers. Il prend le commandement de la section de sapeurs pionniers régimentaire.
Afin de renforcer les défenses avancées de la ligne fortifiée, dans l'angle Lauter-Rhin, le général de division fait organiser le fossé formé par le ruisseau du Seltzbach, affluent de gauche de la Sauer, qui court le long de la lisère nord de la forêt de Haguenau ; génie et infanterie participent aux travaux de construction de blockhaus, de tranchées de réseaux, d'abattis, etc. Un barrage est élevé aux abords Est du village de Seltz, de manière à créer un banc d'eau qui s'étendra jusqu'au Rhin en utilisant le cours de la Sauer, au voisinage de son embouchure.
Dans le sous-secteur, le 19e groupe de reconnaissance prend part au service des avant-postes. Il sera remplacé, dans la suite, par le 51e groupe de reconnaissance de Corps d'armée.
C'est ainsi que le mois de mai arrive. L'artillerie allemande intensifie son action au nord du secteur. Le Geisberg, Siegen, Nehwiller sont bombardés. Notre artillerie répond. Une section du 37e R.A.D., en position à Oberseebach, est particulièrement prise à partie ; ses officiers et le personnel des pièces sont tués ou blessés.
Le 14 mai, l'ennemi prend l'offensive. Débouchant des bois à l'est d'Altenstadt, il fonce sur la gauche du bataillon du 29e R.I., qui a relevé le 2e bataillon sur la position de la Lauter. La situation est un moment critique, mais elle est rétablie par l'intervention du Corps franc du lieutenant **LALLEMENT**.
Le commandement décide alors de replier les éléments de sûreté.
La ligne des avant-postes va se trouver au contact immédiat de l'ennemi.
Celui-ci, exploitant son demi-succès, progresse au sud de la forêt du Mundat, occupe la ligne des villages et se heurte à nos éléments. Quelles que soient la puissance des attaques qui pourront suivre, les Allemands ne passeront pas, étant donnée la valeur des travaux effectués, la puissance de la ligne Maginot et le moral élevé des troupes. Les évènements l'ont démontré en juin 1940.
Les nouvelles qui parviennent des autres parties des fronts ne sont pas rassurantes. On apprend que les Allemands sont entrés en Belgique. On sent, confusément, que les choses ne vont pas de ce côté. La « drôle de guerre » paraît bien terminée. Nous battrons-nous ici ou bien aura-t-on besoin de nous ailleurs ?
En attendant, les bombardements s'intensifient. L'aviation ennemie, qui s'était bornée jusqu'ici à un rôle de simple observation, attaque les localités. Des bombes sont jetées sur le village de Shirren, atteignant le poste de secours. Il n'y a, heureusement, pas de victimes parmi les militaires, mais un

civil est tué et une jeune fille est blessée. L'ouvrage nord d'Auenheim est atteint également, un soldat est tué. La ville de Haguenau ainsi que la gare et le camp d'Oberhoffen sont bombardés par l'artillerie lourde allemande.
Toutes les localités sont alors évacuées par la troupe. P.C., abris et emplacements de combat sont occupés.
Le P.C. du régiment fonctionne dans la forêt, le 3e bataillon prend ses emplacements dans le bois de Sessenheim, dont l'organisation est à peu près terminée. La C.H.R. évacue le camp d'Oberhoffen et se porte à Kaltenhouse où les tirs de l'artillerie allemande l'obligent à déguerpir et à gagner Marienthal. On commence à vider la ville de Haguenau de sa population.
Alors que sur le Rhin les Allemands restent dans l'expectative, ils agissent au Nord. Fixant la ligne des avant-postes à l'Ouest et au Centre, appuyés par le feu de leurs ouvrages, ils progressent dans le voisinage du Rhin.
Le 15 mai, refoulant nos éléments de Neewiller-Wintzbach, Motheren et Munchouse, ils arrivent, à la faveur du terrain couvert, à l'est de Seltz. Ils se heurtent là, à l'inondation et à une casemate de berge tenue par un groupe de combat du 68e R.I.F. Cette casemate n'a, comme communication avec l'arrière, qu'un petit chemin qui, à ce moment, est menacé par l'inondation. L'ennemi l'encercle pendant près de deux jours ; elle peut, cependant, être dégagée. Elle est attaquée à nouveau mais tient ferme.
Les renseignements sur la situation générale sont des plus préoccupants. Les Allemands ont envahi notre territoire et on ne sait ce qui se passe en Belgique.
Le général de division en informe le colonel, lui prescrivant de se tenir prêt à toute éventualité.
Toutes les unités sont alors alertées pour se trouver en mesure de faire mouvement au premier signal.
Le 24 mai l'ordre de départ est donné. Le régiment sera remplacé par des éléments du 223e R.I.
La situation du 56e est alors la suivante :

Le 1er bataillon est à Beinheim et Seltz, le 2e sur la ligne des avant-postes, le 3e dans les bois de Sessenheim, la C.R.E. à Shirren. L'opération de relève a lieu au moment d'une poussée ennemie à l'Est. Pour la juguler, la 3e compagnie fait sauter le pont qui, à Seltz, traverse la Sauer. Les Allemands subissent des pertes.
Par une marche de nuit, le régiment gagne une zone de stationnement préparatoire à un embarquement en chemin de fer, au nord-est de Brumath. L'état-major et les éléments régimentaires se portent à Weitbruck, avec le 1er bataillon, le 2e bataillon est stationné à Gries, le 3e à Kurtzenhausen.
Les routes sont sillonnées par les habitants des villages de la zone que nous venons de quitter. Nous voyons passer, le cœur serré, tous ces Alsaciens qui nous ont toujours si affectueusement bien reçus, gagnant, qui à pied, qui en carriole, avec un mince bagage, la gare qui leur a été assignée, laissant derrière eux tout ce qui représente une vie. Aucune plainte ne sort de leur bouche, ils comprennent les nécessités de l'évacuation.

VERS LA SOMME

Le régiment est arrivé, à 3 heures, le 25, dans ses cantonnements. Il reçoit aussitôt l'ordre d'étudier l'installation d'un barrage anti-chars, face à la plaine du Rhin. Les cadres procèdent aux reconnaissances et aux travaux préparatoires. L'affaire est en bonne voie, on se tient prêt à passer à l'exécution lorsqu'arrivent les ordres pour le départ.
Le régiment s'embarquera, le lendemain, en gare de Brumath ; il n'est pas question de destination. Les trains automobiles feront étape par route. Nos pauvres camionnettes de réquisition sont bien

fatiguées (que de soucis ne nous ont-elles pas donnés au cours de l'hiver). C'est à l'activité du sous-lieutenant **ELIZON** et à la belle équipe de dépannage, qui a travaillé sous des froids de près de 20°, que nous devons d'en avoir conservé la plus grande partie. Malgré les longues journées de route, elles arriveront au complet.

On laisse à Weitbruck tout ce qui n'est pas nécessaire à la bataille et à l'entretien de la troupe et, le 27 au matin, le premier train comprenant l'état-major et la compagnie de pionniers divisionnaire quitte Brumath en direction de Saverne. Où allons-nous ? Nul ne le sait. Des « tuyaux de cuisiniers » affirment que nous roulons dans la direction d'Amiens. Ils se révéleront exacts.

Nous traversons le tunnel et la gare de Saverne et, par Sarrebourg, gagnons Nancy, puis Neufchâteau, où la Croix-Rouge nous fait un accueil affectueux. Nous croisons là un train de troupes polonaises qui se dirige vers l'Est.

A Saint-Florentin, le train emprunte la ligne du P.-L.-M. Et, par Fontainebleau, nous gagnons Creil. Là, le colonel reçoit d'un officier de l'état-major de la Division, l'indication des points de destination du régiment. L'état-major et les éléments régimentaires se porteront, après débarquement, à Lignières, le 1er bataillon à La Boissière, le 2e à Davenescourt, le 3e à Becquigny. La gare de débarquement est celle de Maignelay.

Pour tous, mais en particulier pour ceux qui ont pris part à la dernière guerre, ces noms évoquent bien des souvenirs. Beaucoup des nôtres dorment de leur dernier sommeil dans les champs que nous allons fouler et où, sans nul doute, il faudra en découdre avec le boche. Nous avons adopté comme devise « *Dignes de nos aînés* » et nous l'avons inscrite sur l'insigne du régiment. Nous la justifierons.

La distance de Creil à Maignelay est à peu près de quarante kilomètres et, cependant, il faudra plus de quatre heures pour la couvrir. Tout le long de la voie, les fils télégraphiques pendent lamentablement, le terrain est moucheté d'entonnoirs profonds, la voie elle-même a été atteinte. Dans cette région, les aviateurs ennemis s'en sont donné à cœur joie.

Le train avance lentement, s'arrêtant fréquemment, quelquefois pendant une heure. Tous épient le ciel, une attaque aérienne risquerait d'obtenir sur nous de tristes résultats. Heureusement, rien ne se produit.

A 20 heures, la gare de Maignelay est atteinte. C'est une modeste station qui ne dispose que d'un quai minuscule et pour comble est privée de son personnel.

Il fait nuit, le débarquement des hommes, chevaux et voitures s'opère avec les moyens du bord. On se met ensuite en route et, par Montdidier, on arrive à Lignières à 2 heures, le 28.

Les bataillons et la C.H.R formant quatre trains ont quitté Brumath aux heures fixées et par le même itinéraire joignent leurs lieux de stationnements.

Le voyage ne s'est, toutefois, pas effectué sans incidents. Le dernier convoi, transportant la C.H.R., a subi une attaque aérienne dans le voisinage de Mommenheim, à 4 kilomètres de Brumath. Le mécanicien a été tué sur sa machine et le train a été arrêté. Deux hommes ont été tués et plusieurs blessés. La section de mitrailleuses de protection, sous une pluie de balles, a fait bravement son devoir et abattu un appareil ennemi.

On s'installe, tant bien que mal, dans les villages évacués.

Le régiment reçoit le capitaine **TERRAS**, venant du C.I.D., il prend le commandement de la 11e compagnie.

La Division, en cours de débarquement, est pour l'instant en réserve générale prête à intervenir.

Nous apprenons que les Allemands, franchissant la Meuse vers Sedan, ont foncé au travers du nord de la France et atteint la côte de la Manche, nos armées de Belgique sont isolées et l'ennemi est à Amiens.

Pour parer à toute éventualité, on prépare la défense de la ligne de l'Avre.

Mais ce n'est pas là que nous sommes appelés à nous battre.

Le colonel reçoit l'ordre de se rendre à Essertaux pour y prendre contact avec l'état-major de la 7e Division coloniale en vue d'une relève imminente.
Après avoir reçu les indications du général **NOIRET**, commandant cette division, il se porte à Rumigny, où se trouve le P.C. du colonel commandant le 7e R.I.C. qu'il doit remplacer. Il étudie avec cet officier supérieur le dispositif du sous-secteur que le régiment est appelé à occuper.
La 7e D.I.C., appelée de Lorraine, a livré plusieurs combats et a refoulé les Allemands qui s'étaient avancés jusque dans la région de Poix. L'ennemi s'est cramponné aux crêtes qui couvrent Amiens vers le sud et, malgré les sacrifices consentis par les coloniaux, il a pu s'y maintenir. Ces derniers ont, cependant, repris le gros village de Dury, véritable « bouchon » sur la grand'route d'Amiens à Paris.
L'ordre de relève arrive le soir même. Les bataillons seront enlevés le lendemain 30 mai, en camions, à destination du secteur d'Amiens.

Au moment où le régiment va entrer dans la bataille, son encadrement est le suivant :

ETAT-MAJOR

Lieutenant-colonel **BOURQUIN**, commandant le régiment.
Commandant **LIMOGE**, chef d'état-major.
Lieutenant **JOURNET**, officier de renseignements.
Lieutenant **POULET**, officier de détails.
Médecin capitaine **METTETAL**.
Capitaine **BERNO**, capitaine adjoint.
Lieutenant **LEQUIN**, officier de liaisons.
Dentiste lieutenant **TRABUC**.
Adjudant chef de musique **RICHARD**.

Compagnie de commandement.

Capitaine **LEFRANC**, commandant.
Lieutenant **MOREAU**, pionniers.
Adjudant-chef **LOUET**, transmissions.

Compagnie régimentaire d'engins.

Lieutenant **ROUSSET**, commandant.
Sous-lieutenant **MOREL**.

1er BATAILLON

Capitaine adjudant-major **LOISON**, commandant le bataillon.
Lieutenant **DECHAUME**, officier de transmissions.
Médecin sous-lieutenant **TRIOLLET**.

1re compagnie.

Lieutenant **DASTILLUNG**, commandant.
Sous-lieutenant **THIERY**.
Sous-lieutenant **LEROY**.

Ancestramil

2e compagnie.

Lieutenant **BOEUFGRAS**, commandant.
Sous-lieutenant **HUGO**.

3e compagnie.

Capitaine **de CANSON,** commandant.
Sous-lieutenant **LEJEUNE**.
Sous-lieutenant **GUIGNARD**.

1re compagnie d'accompagnement.

Lieutenant **DESVIGNES**, commandant.
Sous-lieutenant **MENAGER**.

2e BATAILLON

Chef de bataillon **MITTLER**, commandant le bataillon.
Capitaine adjudant-major **BAUDEMENT**.
Lieutenant **GROSELIER**, officier de transmissions.
Médecin lieutenant **CORREZE**.

5e compagnie.

Capitaine **DAMANCE**, commandant.
Lieutenant **POMMIER**.
Sous-lieutenant **SARTRE**.
Aspirant **NOIREAUX**.

6e compagnie.

Lieutenant **ROBIN**, commandant.
Sous-lieutenant **MILON**.
Sous-lieutenant **HUDELOT**.

7e compagnie.

Lieutenant **MANSON**, commandant.
Sous-lieutenant **LALLEMENT.**

2e compagnie d'accompagnement.

Lieutenant **FEUILLET**, commandant.
Lieutenant **DEDIEU**.
Sous-lieutenant **RENAUDIN**.

Ancestramil

3e BATAILLON

Chef de bataillon **CLAVE**, commandant le bataillon.
Capitaine adjudant-major **RAYNEAU**.
Lieutenant **BARBIER**, officier des transmissions.
Médecin lieutenant **BRASSEUR.**

9e compagnie.

Sous-lieutenant **COURCENET**, commandant.
Sous-lieutenant **GRUERE**.

10e compagnie.

Capitaine **CANNET**, commandant.
Sous-lieutenant **FATON**.
Sous-lieutenant **BERTRAND**.
Aspirant **CALVET**.

11e compagnie.

Capitaine **TERRAS**, commandant.
Sous-lieutenant **REINERT**.
Sous-lieutenant **BERNARDIN.**

3e compagnie d'accompagnement.

Lieutenant **JEAUNET**, commandant.
Lieutenant **MOUREAU**.
Sous-lieutenant **VERDIER**.

Compagnie Hors Rang.

Capitaine **POIRIER**, commandant.
Vétérinaire lieutenant **BLOT**.
Sous-lieutenant **ELIZON**, approvisionnement.
Pharmacien lieutenant **LASSALLE**.
Adjudant-chef **PERRAULT**, ravitaillement.

L'effectif en sous-officiers et hommes de troupe est de 2 200 hommes environ.
L'embarquement a lieu dans chaque cantonnement et les débarquements sont effectués : pour les éléments régimentaires et les 1er et 3e bataillons, sur la route de Conty à Ailly-sur-Noye, à l'abri de l'écran formé par les bois de Lozière et Desramée ; pour le 2e bataillon, à Berny-sur-Noye. La C.H.R., qui s'est déplacée par ses propres moyens, se rend à Lawarde-Mauger, où elle séjournera pendant les combats qui vont bientôt s'engager.

Ancestramil

Leurs unités à terre, les commandants de bataillon vont reconnaître les quartiers qu'ils vont occuper et prendre les consignes auprès des éléments correspondants du 7e R.I.C.
Les reconnaissances terminées, le régiment monte en secteur et les opérations de relève, qui se déroulent sans incidents, sont terminées le 1er juin, à 4h 30.

LA BATAILLE

La Division tient un front d'une douzaine de kilomètres, entre la Selle, à l'ouest, et la Noye, à l'est. Elle est en liaison à l'Est avec la 4e Division coloniale et, à l'Ouest, avec la 13e division.
La partie du secteur tenue par le 56e s'étend entre la grand'route d'Amiens à Paris incluse et celle d'Amiens à Montdidier exclue.
Le terrain sur lequel le régiment est appelé à opérer forme, dans le sens de l'horizon, deux compartiments séparés par le massif du Bois Impérial. Il est limité, au Nord, par la crête cotée 110-102 que tient l'ennemi. Le village de Dury, le bois « des Païens », le hameau de Petit-Cagny et le village de Saint-Fuscien en sont les points saillants.

Au sud du Bois Impérial, de longues croupes, aux pentes douces et herbeuses, déterminent une série de thalwegs formant de nombreux angles morts et coupées de petits bois. On y trouve les villages d'Hébécourt au débouché du Bois Impérial, de Rumigny, de Sains et Estrées-en-Amiennois lequel, perché sur la crête où court la route de Montdidier, domine tout le paysage. Une longue coulée, partant de Saint-Fuscien, permet d'arriver au village de Grattepanche.
Plus au Sud, une plaine légèrement ondulée est jalonnée par les localités d'Essertaux, Saint-Saufflieu, Oresmaux et Grattepanche.
Dans l'ensemble, c'est un terrain favorable à un assaillant disposant de voitures tous terrains ; les bois eux-mêmes sont perméables aux chars.
Dans ces conditions, eu égard aux effectifs mis en ligne, aux moyens dont on dispose et à l'étendue du front (3 kilomètres pour deux bataillons du régiment), on formera des centres de résistance et des points d'appui en utilisant villages et bois.
Le 56e est au centre du dispositif de la Division. Il est en liaison à gauche avec le 29e R.I. qui tient le terrain entre la Selle et la route de Paris, à droite avec le 89e R.I. qui occupe Saint-Fuscien, Sains et Estrées.
Le 1er bataillon forme deux centres de résistance dans le bois des Païens avec ses 1re et 2e compagnies, renforcées de quatre pièces anti-chars et de deux sections de mitrailleuses.
La 3e compagnie, avec une section de mitrailleuses, est sur la ligne d'arrêt formée par la lisière nord-ouest du Bois Impérial.
Le P.C. du bataillon est à Petit-Cagny, avec une section et une pièce anti-chars.
A gauche, le 3e bataillon barre la route de Paris en tenant Dury avec les 9e et 10e compagnies, deux sections de mitrailleuses et quatre pièces anti-chars.
Sa 11e compagnie garnit la ligne d'arrêt au bois Impérial avec deux sections de mitrailleuses et deux pièces anti-chars.
Le P.C. du bataillon est installé avec le poste de secours au dispensaire de la ville d'Amiens, voisin du bois.
Le 2e bataillon est à la disposition de la Division sur une ligne arrière. Il tient Grattepanche avec la 6e compagnie, deux sections de mitrailleuses et trois pièces anti-chars, Hébécourt avec la 5e compagnie, deux pièces anti-chars, une section de mitrailleuses, et Saint-Saufflieu par la 7e compagnie, une section de mitrailleuses et deux pièces anti-chars.

Le P.C. du régiment est à Rumigny, qui ne disposera comme garnison que de la compagnie de commandement, réduite par l'envoi de motocyclistes aux échelons supérieurs et des pionniers qui vont participer aux travaux d'organisation de l'avant.
Deux sections du génie sont mises à la disposition du colonel pour l'obstruction des voies d'accès et la pose de mines. Elles fonctionneront l'une à Dury, l'autre à Rumigny même.
L'appui d'artillerie est fourni par le 3e groupe du 37e R.A.D. qui sera doublé par un groupe de 75 porté du 306e régiment. Le tout formera un groupement sous les ordres du chef d'escadron commandant le 306e. La mission donnée à tous ne comporte qu'un terme : « *Tenir sur place* ». des contre-attaques résorberont les brèches, le cas échéant.
Le général **GRANSARD**, commandant le Corps d'armée, venu au P.C. du régiment, précise, d'une façon absolue, « *qu'on tiendra quoi qu'il arrive et sans esprit de repli* ».
Ces ordres sont communiqués à tous. Chacun est donc bien fixé. Devant nous, l'ennemi (on a identifié le 116e R.I.) tient la crête 110-102 avec des avancées aux « Trois-Peupliers », au nord de la briqueterie de Dury et à la ferme de la Charmille, au nord de Petit-Cagny. Devant la Division, il forme une large tête de pont de 6 à 8 kilomètres au sud de la Somme.
Des témoignages de l'âpreté de la lutte qui s'est déroulée sur ce terrain, en fin mai, se retrouvent partout : cadavres d'hommes et d'animaux, caissons éventrés, chars de combat mis hors de cause, arbres littéralement arrachés.
L'histoire est inscrite sur le terrain. Les Allemands occupent les positions que tenaient, le 24 novembre 1870, les troupes françaises du général **PAULZE d'YVOIE,** défenseur d'Amiens, alors que la 16e Division allemande attaquait en partant d'Hébécourt et de Rumigny.
Aujourd'hui, la situation est inversée quant aux emplacements.
Dès le 1er juin, une longue colonne de 1 200 personnes, conduite par une femme, se présente devant Dury. Ce sont les pensionnaires de l'Asile situé sur la route d'Amiens que les Allemands évacuent en les poussant vers nos lignes. Après reconnaissance, il sont refoulés sur Hébécourt et Saint-Sauffllieu, où ces pauvres gens seront embarqués et dirigés vers l'intérieur de la France. Parmi eux se trouvent quelques militaires camouflés, échappés du repli de la 9e armée.
Dès ce moment, les positions sont arrosées, par intermittence, par artillerie et par mortiers. Dury et Petit-Cagny sont atteints ; il y a quelques pertes.
Le 2 juin, le commandant **CLAVE** est grièvement blessé à Dury. Evacué, il décédera quelques jours plus tard à l'hôpital temporaire de Sempuis, dans l'Oise. C'est une figure du 56e qui disparaît en même temps qu'un bon camarade et un brave soldat. Il sera pleuré par tout le régiment.
Chacun sent que la lutte est proche. Partout on travaille d'arrache-pied pour renforcer les positions existantes et être en mesure de recevoir l'ennemi.
Au cours des nuits, les observatoires et les écoutes de l'avant signalent des bruits de moteurs dans la direction d'Amiens. Nul doute que les Allemands opèrent le passage de la Somme.
Dans la nuit du 4 au 5 juin, toute l'artillerie du secteur ouvre le feu à 21 heures. Le capitaine **CANNET**, commandant le centre de résistance de Dury, peut observer un véritable manège de chars pris dans les gerbes de nos canons et qui cherchent leur salut dans la dispersion. A la vérité, il y aura, aux débouchés d'Amiens, un véritable cimetière de véhicules blindés.

JOURNEE DU 5 JUIN

Le 5 juin, vers 3 heures, tous les secteurs sont alertés. Une descente de parachutistes est possible. Tous les emplacements de combat sont occupés.
A 4 heures, un violent tir d'artillerie s'abat sur nos lignes. C'est le prélude de l'attaque. Une heure plus tard, les comptes rendus affluent au P.C. du régiment. L'attaque allemande est déclenchée sur

tout le front. Elle est à base de chars. Nous avons en face de nous la 10e panzerdivision suivie de la 29e division motorisée.
L'effort de l'ennemi semble être dirigé au début sur l'axe Dury-Essertaux.
Il attaque violemment Dury. Tandis que des colonnes de chars contournent la localité sur ses deux flancs, l'infanterie attaque la lisière nord. Deux sections de la 10e compagnie, qui tiennent un petit bois, se défendent avec acharnement. Décimées, le commandant de ce point d'appui, le sous-lieutenant **BERTRAND**, tué, elles vont être débordées par l'Est quand une contre-attaque d'une section réservée, commandée par l'aspirant **CALVET**, leur permet de se replier sur le parc du château Duviet, en arrière. A la sortie nord du village, les Allemands ont subi un sanglant échec devant la section du sous-lieutenant **FATON**. Ses pertes sont telles que deux équipes de fusiliers ont dû se déplacer, à deux reprises, leur champ de tir étant masqué par l'amoncellement des cadavres. Au cours de cet épisode, le sous-lieutenant **FATON** est blessé. Il refuse de se laisser évacuer et conserve son commandement sous le feu. Fait chevalier de la Légion d'honneur, il mourra un mois plus tard des suites de sa blessure. Face à la 9e compagnie qui tient la lisière à l'est de la grand'route, les Allemands ont été également arrêtés par les feux bien ajustés de la section du sous-lieutenant **GRUERE**.
Les chars, qui ont contourné la localité, ont progressé jusqu'au Bois Impérial, non avoir laissé cinq des leurs sur le terrain.
Devant le P.C. du bataillon, ils sont reçus par une pièce de 25 qui en met deux hors de combat. Le chef de cette pièce, le sergent **PUTIGNY**, est tué sur le canon. Les blindés bombardent le dispensaire rempli de blessés ; les victimes sont nombreuses.
Vers 10 heures, la fusillade se calme. Une patrouille de contact, sous les ordres de l'intrépide sergent **BARMONT**, lancée au nord de Dury, constate que l'infanterie ennemie a regagné sa base de départ. Le sol est couvert de corps, parmi lesquels trois officiers : c'est le 57e régiment qui a mené l'attaque.
Au centre du sous-secteur, les blindés, qui ont contourné Dury par l'est, fractionnés en deux colonnes, tâtent la partie ouest du bois des Païens. Deux d'entre eux sautent sur les mines, les autres mitraillent les lisières. Un canon de 25 détruit trois chars , un canon de 47 en batterie face à l'Ouest, en met quatre hors de combat. Face à la lisière, d'autres blindés, sortant du ravin de la Charmille, se portent sur le bois ; ils sont suivis par de l'infanterie en petites colonnes, suivies de pièces attelées. Mitrailleuses, fusils-mitrailleurs et mortiers entrent alors en action ; l'ennemi est cloué au sol à moins de quatre cents mètres des lisières, non sans avoir subi de lourdes pertes. Il est 8 heures, l'attaque stoppe.
Plus à droite, les chars pénètrent sous bois dans le dispositif de la 2e compagnie et annihilent la section du sous-lieutenant **HUGO**. Un combat confus se déroule sous bois jusqu'à 10 heures. Une accalmie se produit à ce moment. Le commandant de la 2e compagnie en profite pour reprendre contact avec le 1re, mais son effectif est considérablement diminué.
Une vingtaine de chars sortant du ravin, au nord de Saint-Fuscien, se dirigent sur Petit-Cagny, vers 7 heures. Se scindant en deux colonnes, l'une d'elles suit la lisière est du bois des Païens pour s'infléchir ensuite entre ce dernier et le Bois Impérial, l'autre fonce droit sur le hameau. Il y a là cinq chars qui sont assez rapidement immobilisés, ce qui n'empêche pas deux d'entre eux de canonner Petit-Cagny et mettre le feu à quelques granges et écuries.
Les munitions commencent à s'épuiser. Des demandes de ravitaillement sont adressées au P.C. du régiment. Il y a là six chenillettes chargées à plein que l'adjudant-chef **PERRAULT** dirige immédiatement sur le P.C. de l'avant. Elles réussiront à atteindre ces derniers en se faufilant au travers des chars ennemis, mais certaines ne reviendront pas, ayant été détruites ou leurs conducteurs ayant trouvé la mort.

Vers 10 heures, l'accalmie se produit, également, de ce côté, mais deux chars allemands, de la vague d'attaque, qui longeaient les maisons, sont détruits, l'un par le canon de 37, l'autre par le fusil anti-chars Boye.
Dans le secteur du 89e R.I. la lutte fait rage. Une fusillade intense crépite à Saint-Fuscien, où des maisons flambent.
Au P.C. de Rumigny, les renseignements affluent jusqu'à 8 heures, mais les lignes téléphoniques sont fréquemment coupée tant par les bombardements que par les blindés. Malgré l'activité sous le feu du lieutenant **DUPARAY** et de son personnel, il ne sera pas possible de les rétablir. La seule radio et les coureurs resteront les moyens de liaison tant avec les bataillons qu'avec l'arrière.
On constate que l'appareil radioélectrique de liaison avec la division émet convenablement mais ne reçoit pas. Les ordres du commandement n'arriveront donc pas.
Vers 8h 30, le commandant **LIMOGE**, qui est à l'observatoire, rend compte de l'apparition, à l'est de Sains, de longues colonnes de voitures qui paraissent se diriger vers le Sud-Ouest ; on aperçoit même de l'infanterie descendant de camions. L'artillerie ne peut agir étant donné la distance. Depuis le matin, elle a exécuté tous les tirs qui lui ont été demandés, tant devant Dury que devant la lisière des bois, mais la liaison avec les batteries devient inexistante, l'appareil radio du détachement de liaison ne fonctionne plus.
En arrière, le 2e bataillon va se trouver, lui aussi, aux prises avec l'ennemi.
Vers 7 heures, des chars venant vraisemblablement de la direction de Fuscien-Petit-Cagny, en utilisant la coulée du grand ravin, apparaissent devant Grattepanche et attaquent le village. Un canon de 37 ouvre le feu mais est écrasé aussitôt.
Les blindés, renforcés par des éléments venant de la direction de Sains, contournent Grattepanche par le Sud. L'un d'eux est détruit par une pièce de 75. Ils pénètrent dans le village dans lesquels vont se dérouler des luttes locales.
Au nord du pays, d'autres chars prennent une batterie du 37e R.A.D. à revers en utilisant des fumigènes et l'annihilent. Poursuivant vers l'Ouest, ils neutralisent une seconde batterie du même groupe et tâtent Rumigny. Trois d'entre eux détruits par une pièce de 47.
Le chef de bataillon **MITTLER** est bloqué dans une carrière qui lui sert de P.C., avec son état-major et quelques éléments de la garnison. Malgré les sommations de reddition que lui adresse l'ennemi, il tiendra jusqu'au soir où il pourra se dégager. Aucune infanterie n'est apparue jusqu'ici.
Depuis l'arrêt de l'attaque, l'artillerie allemande a pris le combat à son compte. Dury, Petit-Cagny, le Bois Impérial, Rumigny sont bombardés. Le tir s'intensifie vers 13 heures, en particulier sur le centre de Dury.
L'aviation lance quelques bombes. Le château et le parc sont très éprouvés. Les blessés sont nombreux et leur évacuation rendue difficile. Des chars ennemis croisent devant les lisières, d'autres sillonnent la coulée entre le Bois Impérial et le Bois des Païens, certains même apparaissent à la lisière nord du Bois Impérial. Mais il semble bien que les Allemands veulent à tout prix dégager la route de Paris et, pour cela, s'emparer de Dury.
A 16 heures, une attaque très violente sur le flanc ouest de la localité oblige au repli une section de la 10e compagnie ; ce repli menace gravement les positions de la 9e compagnie au-delà de la grand'route. Le capitaine **CANNET** prend alors la décision de ramener ses éléments vers l'intérieur du village. Le décrochage est laborieux, les Allemands suivant de très près, de furieux combats de rues se livrent qui causent des pertes de part et d'autre. Un bonne partie de Dury est en feu, le clocher s'écroule, on se bat dans les ruines mais le moral reste élevé.
La défense va se rencontrer au sud de l'agglomération où un fort « bouchon » a été organisé par la mise en état de défense d'une propriété située dans un parc, entourée de murs et commandant la route.

Sur un effectif total d'environ cinq cents hommes, il reste un peu plus de deux cents hommes, des deux compagnies et des éléments qu leur ont été adjoints. Dury est coupé de partout ; les coureurs ne peuvent plus passer. Un homme, cependant, envoyé par le commandant du bataillon, arrivera au P.C. de la défense, ayant mis trois heures pour parcourir à peine deux kilomètres. Il apporte l'ordre du colonel : « *Tenir et tenir* ».

Aucune contre-attaque ne peut être lancée pour venir en aide aux assiégés, le colonel ne dispose d'aucune réserve non plus que de chars.

La nuit tombe sur le village. Elle est marquée par des tirs de mousqueterie et des échanges de grenades. Plus au sud, l'infanterie ennemie, après s'être emparée de la cote 115 (ouest de Dury), se présente devant le Bois Impérial. Elle est rejetée par la section du sous-lieutenant **REINERT**, de la 11e compagnie, mais ne se tenant pas pour battue elle gagne le bois en utilisant le bois des Païens, évacué, et déborde la 11e compagnie en la coupant de la 3e. De petits éléments parviendront jusqu'à Rumigny.

Dans la soirée, des fractions du 29e R.I. fortement pressées, ont dû céder du terrain à la gauche du régiment, circonstance qu'utilise l'ennemi qui parvient ainsi au réservoir du dispensaire, à quelques centaines de mètres sur le flanc gauche du P.C. du 3e bataillon. Celui-ci, menacé d'enlèvement, se replie sur Hébécourt.

Au centre, le bombardement reprend sur les bois, suivi d'une attaque de chars et d'infanterie. Elle est bloquée par nos tirs de barrage mais, obliquant à droite, elle saute sur la cote 115 dont elle s'empare pour se porter ensuite sur le Bois Impérial.

Les effectifs des 1re et 2e compagnies sont réduits à l'état squelettique. Etendues sur un front de près de deux kilomètres, combattant sous bois, une partie de leur matériel hors d'usage, anémiées par les pertes en cadres, la 2e compagnie, en particulier, n'a plus d'officiers. Elles sont vouées à la destruction où à la capture.

Le lieutenant **DASTILLUNG** les ramène sur le Bois Impérial d'où il gagne Hébécourt. Quelques hommes de la 2e compagnie se joignent à la 3e.

A l'aile droite du sous-secteur, l'infanterie allemande apparaît entre Petit-Cagny et Saint-Fuscien. Petit-Cagny continue à recevoir des obus. A 18 heures, cette infanterie, accompagnée par des chars, passe à l'attaque. Mitrailleuses et fusils-mitrailleurs fauchent les lignes de tirailleurs, mais une mitrailleuse est détruite par les chars qui mettent hors de combat tout son personnel. D'autres blindés mettent hors de service le canon de 25, seule pièce dont dispose la petite garnison.

Les chars s'installent aux deux sorties du hameau.

Le colonel, mis au courant de la situation, envoie, par le canal de la 3e compagnie, l'ordre de déplacer le P.C. et de le transférer à l'emplacement de cette dernière compagnie.

Le mouvement peut s'exécuter sous la protection de la section de l'adjudant-chef **DARBON**.

Vers 21 heures, la 3e compagnie est attaquée à son tour par le Nord et par l'Est. Une de ses mitrailleuses est détruite avec tout son personnel par les chars ennemis, une contre-attaque menée par une section rejette l'infanterie allemande qui avait réussi à prendre pied dans le bois.

Deux chars restent en observation devant les lisières, puis se retirent à 22 heures.

A Saint-Fuscien, le 89e a lutté toute la journée. Le chef de bataillon **TRE-HARDY**, qui commande ce centre de résistance a fait connaître, dans le cours de l'après-midi, qu'il tiendrait jusqu'à la dernière extrémité. Il tombe vers 20 heures, à bout de munitions et littéralement submergé.

Alors qu'ils encerclaient Saint-Fuscien, les Allemands portaient chars et infanterie sur Sains-en-Amiénois qu'ils atteignaient vers 19 heures.

Derrière nous, une masse de chars, dépassant Grattepanche, s'est portée, au cours de l'après-midi, sur Oresmaux, menaçant la région d'Essertaux où fonctionne le Q.G. de la Division. Depuis midi, le P.C. du régiment est coupé de toutes communications avec l'arrière. Plusieurs moto-cyclistes envoyés en liaison ne sont pas revenus.

A la nuit, la bataille s'apaise. On reprend les liaisons et on remet de l'ordre dans les unités. Des patrouilles sont envoyées ; elles se heurtent à peu près partout à des groupes de blindés ; à la rigueur, des isolés pourront filtrer. Le médecin-chef en profite pour diriger sur l'arrière les blessés qui peuvent marcher, mais le chef d'escadron commandant le groupe du 37e R.A.D., qui se portera avec quelques fantassins vers ses batteries mises hors de cause dans la matinée, ne pourra les récupérer. Il reviendra avec quelques sapeurs du génie, capturés dans la journée, et qui ont pu échapper aux Allemands.
La chute de Saint-Fuscien et de Sains ont découvert le flanc droit du régiment. L'état-major du bataillon et la 3e compagnie sont en flèche et risquent d'être enlevées aux premières heures du jour. Le colonel leur envoie l'ordre de rejoindre Rumigny, dont ils constitueront la garnison. Il prescrit également aux débris de la 1re compagnie, qui sont à Hébécourt, de chercher à gagner le P.C. du régiment. Les mouvements s'exécuteront entre 2 et 3 heures, quelques trous s'étant produits à ce moment dans le cercle d'investissement.
La 3e compagnie se décroche sans trop de difficultés et, l'obscurité la favorisant, parvient à se replier, évitant les chars ennemis. Le matériel lourd non détruit par le canon à dût être abandonné après avoir été mis hors d'usage.
On profite de ces moments de détente, relative, pour faire manger la troupe, tant avec ce qui reste dans les cuisines qu'avec les vivres de réserve.
L'état-major s'est contenté de reliefs de la popote que son chef, le dentiste auxiliaire **CLERE**, qui, dans cette tragique situation, conserve son inaltérable bonne humeur, a sauvés du naufrage.
Vers 22 heures, le motocycliste **DUNAND**, détaché en liaison à la Division, après avoir joué un véritable jeu de cache-cache avec les Allemands, arrive au P.C. Il est porteur d'ordre de la Division.
Le général félicite les troupes pour leur belle attitude au feu. Il fait connaître que l'ennemi, fonçant sur le centre droit de la Division, a pénétré d'environ huit kilomètres dans le dispositif, faisant « un doigt de gant ». Cette poche sera résorbée. L'ordre maintenu : « *Tenir ferme quoi qu'il arrive* ». Il annonce, également, un ravitaillement en vivres et en munitions qui doit être effectué à Rumigny même. Il n'aura pas lieu, les voies d'accès seront barrées par l'ennemi.
Autour de Rumigny, ce ne sont que des bruits de chenilles ; il semble que les blindés se regroupent pour venir chercher leur infanterie dont la majeure partie, arrêtée par notre résistance, n'a pas suivi.
Il reste encore un grand nombre de blessés graves au poste de secours. Le médecin chef demande instamment des voitures pour assurer leur évacuation, la seule camionnette régimentaire ayant convoyé des blessés dans la matinée n'a pas pu revenir. Plusieurs messages sont envoyés par radio vers l'arrière, mais rien ne vient. Enfin, vers 4 heures, le docteur **METTETAL**, le visage tout illuminé, vient rendre compte au colonel qu'un convoi de quelques voitures du groupe sanitaire divisionnaire, profitant d'un trou, a pu venir jusqu'à lui et que ses blessés sont sauvés.
A ce moment, la situation devant le régiment est la suivante : Dury tient toujours dans sa partie sud ainsi que le Bois Impérial à sa lisière nord-ouest, tandis que les Allemands ont pénétré dans sa partie centrale. Le bois des Païens est perdu. Petit-Cagny et la corne est du Bois Impérial sont évacués. Rumigny passe en première ligne ; il n'y a plus personne à Grattepanche depuis minuit. Hébécourt et Saint-Saufflieu n'ont pas encore été attaqués. Les Allemands sont arrivés jusqu'à Oresmaux.
La journée a été dure. Nous avons subi des pertes sensibles. Les lieutenants **FATON** et **LEROY** ont été mortellement blessés ainsi que le chef de bataillon **CLAVE**, le sous-lieutenant **BERTRAND** a été tué, les lieutenants **DESVIGNES, THIERY, BOEUFGRAS, JOURNET**, blessés. Nous laissons bien des gradés et hommes sur le terrain, mais la mission confiée au régiment a été remplie.
Les hommes jetés pour la première fois dans l'enfer de la bataille moderne ont été à la hauteur des circonstances. Rares ont été les défaillances et nombreux les actes de courage et de dévouement. Ne serait-ce que pour en citer quelques-uns : la ténacité, l'héroïsme du capitaine **CANNET** et des officiers des 9e et 10e compagnies à Dury, du lieutenant **FATON**, du prêtre brancardier **GAILLARD**

qui, au milieu de l'écroulement, dégage et sauve de la mort des camarades ensevelis sous les décombres. Le courage du brave petit **CHEVALIER**, qui, les deux bras arrachés par des éclats de torpille, souffre sans se plaindre à son poste de combat. Le sergent **FRERE**, blessé à sa pièce de canon, qui refuse de la quitter et reçoit deux nouvelles blessures, celles-là mortelles. Le sous-lieutenant **LEROY**, blessé mortellement, qui ne veut pas abandonner ses hommes. Le soldat **DUNAND**, agent de liaison, qui brave la mort en franchissant le cercle étroit qui étrangle Dury. Le soldat **REBILLARD** qui, sous les projectiles, va relever et ramène son officier blessé. Les conducteurs de chenillettes, les motocyclistes dont plusieurs trouveront la mort au cours de leur mission, etc.
Enfin, il faut bien signaler le dévouement des officiers du Service de Santé et des brancardiers qui, par leur bravoure obscure, enlèveront à la mort bien des blessés. Nombre de brancardiers succomberont pendant la bataille.
Nous attendons le lever du jour où la lutte va reprendre. Serons-nous dégagés et prendrons-nous l'offensive ? Cette éventualité ne se produira, hélas ! Pas.

JOURNEE DU 6 JUIN

A peine le jour se lève-t-il que la lutte reprend partout. A gauche, un agent de liaison du centre de Dury, le sergent **BARMONT**, arrive peu après 3 heures au P.C. du bataillon. Il lui a fallu sept heures pour joindre ce dernier. Le capitaine **CANNET** appelle à l'aide. Un autre coureur, le soldat **COUSSON**, qui a éprouvé les mêmes difficultés pour remplir sa mission, apporte un compte rendu exposant la situation critique des 9e et 10e compagnies. Ces renseignements sont transmis, par radio, au colonel. Celui-ci, encore une fois, ne peut agir car lui-même va se trouver bientôt aux prises avec l'ennemi. Il prescrit au commandant du 3e bataillon de faire au mieux et, en tout état de cause, d'assurer le verrouillage de l'axe Amiens-Essertaux. Les deux agents de liaison ne pourront plus rejoindre leur unité. Ils combattront avec la 11e compagnie et le brave **BARMONT** tombera à Hébécourt, gravement blessé par plusieurs projectiles.
Pendant ce temps, l'attaque reprend, moins violente cependant sur Dury. Les Allemands glissent sur la droite du village. Des colonnes d'infanterie sont prises de flanc par les feux de la défense et subissent de lourdes pertes. Utilisant les pentes de la cote 115, elles continuent à pousser vers le sud, laissant des chars pour canonner le village.
A Rumigny, le colonel reçoit, vers 6 heures, un officier de l'état-major de la Division. On peut donc passer, le terrain à l'arrière Est, tout au moins en partie, est libre de blindés ennemis. Ceux-ci se sont repliés, avant le jour, sur Grattepanche et Sains.
Le colonel met l'officier au courant de la situation et reçoit de lui les instructions que l'appareil radio n'a pu recevoir la veille. Il est entendu que celui-ci sera remplacé et que des vivres et des munitions seront envoyés. Rien n'arrivera.
Il est 6h 30 environ, lorsqu'une violente attaque aérienne fond sur le village. Elle dure vingt minutes. Les pertes qu'elle cause sont insignifiantes, mais la plus grande partie de la localité est en flammes ou démolie. Le centre radio du régiment, qui fonctionne dans une cave, est enseveli sous les décombres, le souffle d'une autre torpille dégage l'entrée de la cave et le personnel se tire d'affaire, mais l'ébranlement qui résulte de tout cela dérange singulièrement les appareils qui, mis à l'écoute un peu plus tard, ne recevront plus. L'adjudant-chef **LOUET**, qui s'est porté au secours de ses hommes, est blessé par l'écroulement d'un pan de mur.
La 3e compagnie est répartie en différents points d'appui. Elle occupe, avec une section, le réservoir ; à l'issue ouest du village, la Tuilerie, avec une autre section. Deux sections forment le point d'appui Est, face à Grattepanche et à Sains. Rumigny dispose de deux pièces anti-chars : une de 75 et une de 47.

Les effectifs sont très réduits et les munitions peu abondantes. Profitant du passage libre momentanément, le colonel dirige le poste de secours régimentaire sur Saint-Saufflieu. Le personnel et le matériel arriveront à destination, mais la section du génie, avec laquelle se trouve le commandant de la compagnie, le capitaine **de PIBRAC,** partant un quart d'heure plus tard, se heurtera à l'ennemi et sera obligée de rebrousser chemin. Elle participera alors à la défense de Rumigny en formant un point d'appui à la lisière nord, face à Petit-Cagny.

Depuis l'arrêt de l'attaque aérienne, le village est sous le feu de l'artillerie lourde. La pièce de 75 est atteinte de plein fouet et son personnel tué ou blessé ; le lieutenant qui la commande est mortellement touché.

Depuis la veille, Rumigny et ses environs sont régulièrement survolés, matin et soir, par un avion léger ennemi qui, exposé à la seule D.C.A. de nos armes automatiques d'infanterie, peut agir à son aise, aucun appareil de chez nous n'apparaissant dans le ciel.

Vers 7h 30, une attaque d'infanterie, sans nul doute exécutée par les éléments qui ont contourné Dury, se lance sur la lisière nord-ouest de Rumigny ; elle est aussitôt bloquée par le groupe de mitrailleuses de la défense. Des chars apparaissent à la lisière nord du Bois Impérial. L'infanterie reprend son attaque. Elle tombe sous les feux de la section du réservoir, en même temps que sous les obus du mortier de la 5e compagnie qui défend Hébécourt. Les pertes de l'assaillant, observées depuis ce dernier village, sont importantes.

L'infanterie reflue. Quelques petits éléments, cependant, peuvent se glisser jusque dans Rumigny, obligeant la section du réservoir à se replier, ayant laissé son chef et des hommes sur le terrain.

Les Allemands occupent quelques ruines dans le dos du P.C., mais n'aborderont pas celui-ci avant le soir.

La progression de l'ennemi à travers le Bois Impérial a provoqué le repli des éléments de la 11e compagnie. Les Allemands vont se servir de ce couvert comme base de départ pour attaquer Hébécourt.

Au Nord, vers 10h 15, le réduit de la défense de Dury est soumis à de sévères bombardements qui ne causent, toutefois, que des pertes légères mais détruisent des armes automatiques. Ils sont suivis de tirs de harcèlement de mitrailleuses. A midi, l'infanterie allemande attaque. Pendant plus de deux heures se déroule une lutte corps à corps et à la grenade pour chasser l'ennemi du parc qui entoure le réduit. Plusieurs petites contre-attaques menées par le sous-lieutenant **COURCENET** réussissent à maintenir les assaillants en respect, mais elles coûtent cher à la faible garnison qui perd là deux sous-officiers, les sergents **DESSEIGNE** et **MENICHON**.

Le cercle se resserre de plus en plus autour des assiégés. Au sud du village, la 11e compagnie, en flèche, a évacué la lisière nord du Bois Impérial. L'infanterie allemande, précédée de chars, se porte directement sur Hébécourt. Appuyée, en outre, par des canons automoteurs et des mortiers, elle débouche du bois. Elle est reçue par la section du lieutenant **POMMIER** qui lui interdit la progression de son côté, mais glissant à l'Est et à l'Ouest, elle parvient à prendre d'enfilade la route de Paris qui traverse la localité dans toute sa longueur et menace les flancs de la 5e compagnie. Le soldat **NUZILLAT**, voyant le danger, se poste, seul, dans une maison et, de son mousqueton, abat cinq Allemands. L'attaque est arrêtée par la section de l'aspirant **NOIREAUX**, à l'ouest du village.

L'ennemi, un moment arrêté, reprend donc mouvement, réussit à déborder Hébécourt. Il est à peu près 14h 30. La lutte continue, très vive dans ce coin du champ de bataille. Un canon du 37e R.A.D., en position à la lisière ouest, débite sans arrêt sous la mitraille ennemie, tirant à obus explosifs et débouchant à zéro sur les lignes d'infanterie et les chars de l'assaillant.

Malheureusement, le tir de notre artillerie est trop court. De nombreux obus tombent sur Hébécourt nous causant des pertes.

Les Allemands se sont infiltrés dans le village, guidés par quelques-uns des leurs, revêtus de vêtements d'artilleurs français. Hébécourt flambe, les chevaux de la section de mitrailleuses sont carbonisés dans une écurie, les blessés s'accumulent.
Vers 15 heures, une accalmie se produit. Le capitaine commandant la 5e compagnie décide de se dégager avant l'investissement complet. Profitant de la fumée causée par l'incendie, la 5e compagnie se replie dans la direction de Nampty, sous la protection de la section **POMMIER**. Le mouvement est en cours quand il est éventé par l'ennemi qui essaie de la couper en faisant intervenir mitrailleuses et artillerie ; l'aviation mitraille en rase-mottes pendant un quart d'heure environ sans cependant l'arrêter. Tous les blessés ont pu être évacués. Un groupe de combat, commandé par le sergent **SACLIER**, et détaché au sud du village, n'a pas été touché par l'ordre de repli. Ce groupe, complètement enveloppé, réussit néanmoins, grâce à l'initiative et au sang-froid de son chef, à se décrocher pendant la nuit et gagner Saint-Saufflieu, louvoyant au milieu de fractions ennemies. Le sergent **SACLIER** est blessé au cours de cet épisode.
La prise de la crête du réservoir, à l'ouest de Rumigny, a permis aux Allemands de gagner du terrain vers le sud, en direction de Saint-Saufflieu. Dans ce village se trouvent : la 7e compagnie et des fractions de la 11e compagnie repliées du Bois Impérial.
Un bombardement massif, prélude d'une attaque, est dirigé sur le village, vers 13 heures. L'infanterie allemande se porte ensuite sur la localité. Malgré tous ses efforts, elle ne peut l'enlever. Des chars sont mis hors de combat. Devant cette situation, l'artillerie ennemie reprend ses tirs et l'aviation intervient. Le village disparaît dans la fumée des incendies. Il ne restera plus grand'chose de ce gros bourg.
L'ennemi reprend son attaque avec chars et auto-mitrailleuses, mais en vain, et jusqu'au soir il continuera à arroser Saint-Saufflieu de projectiles. Le commandant du bataillon essaie de se mettre en liaison avec le colonel. Tous les agents de liaison envoyés à Rumigny sont dans l'obligation de renoncer à leur mission. Rumigny est bloqué de toutes les directions et complètement isolé.
Le commandant du 3e bataillon, qui a pu prendre contact avec le colonel commandant l'infanterie divisionnaire, reçois de lui un ordre de repli ; celui-ci doit s'exécuter à partir de 20h 30.
Au sud du champ de bataille, le village d'Oresmaux, qui avait été atteint la veille par l'ennemi, lui a été repris par une contre-attaque menée par le 19e groupe de reconnaissance et le groupement du centre d'instruction divisionnaire, appuyés par une compagnie de chars Renault sous le commandement du chef d'escadron **PERSAN**.
A Dury, la lutte ne se ralentit pas. A 16 heures, elle prend un caractère d'extrême violence. Plusieurs des armes automatiques dont dispose la garnison sont détruites, les munitions commencent à s'épuiser.
A 16h 30, une partie du mur du parc s'écroule sous l'action d'explosifs. On recule pied à pied sur la maison qui est le centre du réduit et qui est déjà soumise aux coups d'une pièce de 37. Le sergent chef **TATU** et le sergent **BRUNEAU** font merveille à la tête de leurs hommes. L'attaque est menée, non plus par l'infanterie mais par un bataillon de pionniers qui chemine, à l'aide de pétards de cheddite. Pétards, grenades, obus légers sont lancés sur le bâtiment où les défenseurs résistent, mais où sont rassemblés de nombreux blessés. Explosions, fusillade, éclatements produisent un fracas assourdissant au milieu de la fumée des incendies. Les murs sont ébranlés par les charges que l'ennemi parvient à placer à leur pied.
Les Allemands réussissent à placer un appareil lance-flammes à peu de distance de la maison et procèdent à un essai sur des murs voisins ; une mitrailleuse lourde asperge les fenêtres du réduit.
La garnison est épuisée par la longueur de la lutte et l'âpreté du combat. La chaleur est torride, on est privé de tout ravitaillement, les munitions touchent à leur fin, la mise en œuvre du lance-flammes risque d'achever les blessés. Le capitaine **CANNET**, la mort dans l'âme, décide de cesser

la résistance. Il fait détruire les documents et mettre hors de service ce qui reste de matériel. Il est 17h 30.
Les Allemands sont, enfin, maîtres de la place. Un officier de pionniers se présente, correctement, au capitaine **CANNET**, et lui dit : « Félicitez vos hommes pour leur courage, ils se sont battus comme des lions. Voulez-vous accepter la main d'un soldat. »
Le pilier de la ligne extérieure de la défense est tombé, mais la lutte continue en arrière.
A Rumigny, depuis l'attaque du réservoir, les Allemands qui sont dans la partie ouest du village, sont tenus en respect par quelques petits éléments de la compagnie de commandement et de la 1re compagnie.
Tous les essais pour reprendre la liaison avec l'extérieur restent vains. Les chars, parvenus dans la matinée à la lisière nord du Bois Impérial, se sont glissés vers l'Ouest à la faveur de la dépression parallèle au bois. Ce sont eux qui ont ouvert la voie à l'infanterie entre Rumigny et Hébécourt.
A 16 heures, plusieurs blindés apparaissent au nord et au nord-est du village. Il y a là de gros chars et des chars moyens. Ils ouvrent le feu sur le point d'appui au milieu duquel fonctionne le P.C. du régiment. Leur tir est conjugué avec celui de leur artillerie lourde et se croise avec le feux d'une autre vague de chars qui vient de Grattepanche. Obus et gerbes de mitrailleuses arrosent le terrain où des éléments de la 3e compagnie ont organisé des emplacements de combat qui les met relativement à l'abri. Tout ce qui se montre est immédiatement salué par une pluie de projectiles. Les pièces allemandes, en même temps que des explosifs, lancent des obus incendiaires. Elles ne parviennent cependant pas à détruire le P.C. Le village disparaît dans la fumée.
A 17h 30, un tir nourri de mortiers s'abat sur la lisière nord. La 3e compagnie subit des pertes. Le sous-lieutenant **GUIGNARD** est atteint grièvement de nombreux éclats (cet officier, imitant en cela son capitaine, bénéficiaire d'une affectation spéciale, avait refusé de quitter sa troupe et de rentrer à l'intérieur).
Le bombardement se prolonge jusqu'à 18h 45 sans discontinuer. A cette heure, tous les centres de résistance des alentours sont tombés. Les chars ennemis débouchent de toutes les directions, par les thalwegs environnant le village et, d'un bond, atteignent les lisières en actionnant toutes leurs armes. Il n'y a plus à leur opposer que des fusils et les munitions vont vers leur fin. L'infanterie ne débouche des derniers couverts que lorsque ses chars sont sur la position. Les défenseurs sont annihilés par le feu des canons et des mitrailleuses. Le P.C. est submergé.
Les petites fractions qui tiennent d'autres points de la lisère sont prises à revers et réduites. L'attaque a été concentrique. Les débris de la 3e compagnie et de la compagnie de commandement sont capturés avec le colonel et quelques officiers de son état-major. Il est 19 heures. Le bruit de la bataille s'est éloigné vers le sud. Dury, Rumigny, Hébécourt, comme de véritables torches, éclairent la région.
L'ordre de repli, donné par le général de Division, a été envoyé au colonel, mais son porteur n'a pu passer.
Dans ces deux journées de bataille, les pertes du régiment se sont élevées à 1 200 hommes tués, blessés et disparus, dont 27 officiers.
Placé au point sensible du dispositif de la Division, il a supporté le poids principal de l'attaque. Ecrasé par le nombre et la puissance du matériel, il a, toutefois, fait payer très cher son succès à l'ennemi.
Celui-ci s'est d'ailleurs incliné devant le courage de son adversaire.
Un officier supérieur de l'état-major de l'armée allemande, s'adressant au colonel, lui dit en propres termes : « V*ous pouvez être fier de vos hommes, ils se sont très bien battus. La 16e Division nous a opposé une résistance à laquelle nous n'étions pas habitués, en particulier entre Dury et Saint-Fuscien ».*

Le général **VON OSUSKY,** commandant la 10e panzerdivision, devant un officier de la 4e division coloniale, s'exprima ainsi : « Les unités de la 16e division, au sud d'Amiens, ont opposé aux attaques allemandes des 5 et 6 juin, puissamment appuyées par de nombreux chars, une résistance poussée jusqu'au sacrifice. Abrités dans des organisations hâtives, les hommes ont rempli jusqu'au bout leur devoir, jusqu'à ce qu'ils soient submergés par les moyens mis en œuvre par l'assaillant.
La conduite de ces troupes a soulevé l'admiration de l'adversaire. »

Le journal *l'Angriff* du 30 janvier 1941, la revue *Die Wehrmacht* du 6 juillet 1940, l'ouvrage *Strirm durch Frankreich,* relatent l'âpreté des combats qui se sont déroulés dans cette partie du champ de bataille de France et s'inclinent devant la bravoure des combattants français.
Existe-t-il une plus belle récompense du devoir accompli que de tels hommages rendus par l'ennemi ?

LA RETRAITE

Dans la soirée du 6 juin, le général commandant la Division envoie aux troupes l'ordre de décrocher.
Le mouvement commencera à 20h 30.
Cet ordre atteint les P.C. des 2e et 3e bataillons, mais ne peut arriver au colonel, Rumigny étant étroitement enserré et le théâtre de combats qui vont amener sa chute.
La 24e Division, qui a débarqué sur les arrières, doit prendre le combat à son compte.
Le 7 juin, il ne reste plus au 56e qu'un officier supérieur, le chef de bataillon **MITTLER**. Il prend le commandement des débris du régiment qui doivent se regrouper au Crocq et à Cormeilles.
Le 56e est reformé à deux faibles bataillons et une compagnie d'accompagnement régimentaire. Les bataillons comprennent chacun deux compagnies et sont, respectivement, placés sous les ordres du capitaine adjudant-major **RAYNEAU** et du capitaine **DAMANCE** ; la compagnie d'accompagnement est commandée par le lieutenant **JEAUNET**.
Le soir même, le régiment se porte à Hardivilliers. Malgré les fatigues inhérentes à la bataille qui vient de se livrer, la troupe se met à l'œuvre pour organiser la défense du village.
La C.H.R. a quitté La Lewarde-Mauger, le 5 juin au soir, pour venir bivouaquer dans les bois d'Hardivilliers. Elle rejoint le régiment le 7, à Cormeilles.
De son côté, l'ennemi ne reste pas inactif, son aviation accompagne la poursuite. Cormeilles est bombardé, le régiment subit des pertes.
Dans la nuit du 7 au 8 juin, la Division reprend son mouvement de retraite. Il s'agit, pour le régiment, de gagner Fay-Saint-Quentin. Cette localité est atteinte sans encombre dans l'après-midi du 8 juin.
Là encore il faut se mettre en mesure, sans songer au repos, de recevoir l'ennemi dont les éléments rapides talonnent nos troupes. Comme à Hardivilliers, on travaille à la mise en état de défense du village.
A minuit, la 16e Division quitte ses emplacements, mais le 56e demeure provisoirement sur place avec mission de former arrière-garde et protéger l'écoulement de l'état-major du 10e Corps d'armée qui a stationné à Fay-Saint-Quentin.
La C.H.R. a été mise en route sur Villers-Saint-Sépulcre, qui est le point de destination du régiment.
Six chars R. 35 sont mis à la disposition du commandant **MITTLER** ; ils sont employés à barrer les issues du village, mais au départ quatre d'entre eux devront être laissés sur place en raison de leur mauvais état, non sans avoir été complètement mis hors d'usage.

Le 9 juin, à 7 heures, le régiment reçoit l'ordre de se diriger non plus sur Villers-Saint-Sépulcre mais sur Précy-sur-Oise. Il se met en route, renforcé d'un char qui est adjoint au bataillon **RAYNEAU**, lequel marche en queue de colonne.
L'ennemi est proche. Quelques petites escarmouches se sont produites avec des unités françaises ; il faut presser le mouvement pour atteindre la coupure de l'Oise. La marche est pénible en raison de la fatigue des hommes et de l'encombrement des routes par les populations qui fuient. Tous les cadres se multiplient pour maintenir la cohésion.
Vers 11 heures, le commandant **MITTLER**, en traversant le village de Bresles, envoie son adjoint, le capitaine adjudant-major **BAUDEMENT**, rechercher la liaison avec le colonel commandant l'infanterie divisionnaire. Le capitaine **BAUDEMENT** se heurte, au cours de sa mission, à des fractions ennemies qui lui barrent la route et le somment de se rendre. Pour toute réponse, le capitaine décharge son revolver sur les Allemands. Il reçoit alors une décharge et tombe en héros.
Le conducteur, grièvement blessé, est fait prisonnier.
La C.H.R., qui a pu être alertée lorsqu'elle se rendait de Villers-Saint-Sépulcre à Précy-sur-Oise, reçoit l'ordre de rejoindre le régiment à Neuilly-en-Thelle pour y réapprovisionner les unités. Là aussi le déplacement est rendu difficile par l'embouteillage de la route : hommes, femmes, enfants, voitures s'écoulent constamment vers le sud, la plupart ne sachant où aller, se glissant au travers des intervalles des voitures de ce long convoi que forment le T.R. et les T.C. Il faut tout le calme et la sûreté de soi-même du capitaine **POIRIER** pour assurer la régularité du mouvement. Il sera au rendez-vous à Neuilly et le régiment pourra être réapprovisionné.
Après un arrêt d'une demi-journée, le 56e est remis en mouvement.
Le 10 juin, avant l'aube, il quitte Neuilly. Les ordres de la Division lui enjoignent de se rendre sur l'Oise à Mours, pour s'installer sur la rivière, en aval de Boran.
Hommes et chevaux sont exténués.
Le régiment atteint l'Oise dans la matinée et est mis en place, chaque bataillon ayant une compagnie en ligne et une en soutien.
Le P.C. est Mours, la C.H.R. à Nointel.
Le régiment est encadré à droite par le 89e R.I. à gauche par des unités de la 13e D.I.
Le chef de bataillon **CHAUVEAU de QUERCIZE,** du 29e R.I., désigné pour prendre le commandement du 56e, rejoint à Mours et, d'accord avec le commandant **MITTLER**, décide de se séparer du drapeau et de l'envoyer au dépôt 82, à Chalon-sur-Saône. La mission est confiée au lieutenant **POULET**, qui l'accomplira sans incidents.
Le chef de bataillon **MITTLER** prend le commandement du bataillon **DAMANCE**. L'ennemi n'a pas encore paru. Le groupe de reconnaissance divisionnaire escadronne au nord de l'Oise ; l'axe Méru-Beauvais est encore libre d'ennemis.
A 22 heures, les ponts de la rivière sautent.
Le 11 juin, les premiers éléments ennemis se montrent peu après le lever du jour. Ils se renforcent rapidement et refoulent les populations en exode, vers le nord.
L'artillerie allemande canonne la rive sud, le régiment subit des pertes sérieuses mais tient ferme. Nos armes automatiques infligent de grosses pertes aux Allemands que notre artillerie ne ménage pas non plus.
La journée du 11 juin et celle du 12 s'écoulent devant le 56e sans que l'ennemi ait pu réussir dans ses tentatives de traverser l'Oise.
En raison du bombardement, la C.H.R. est rejetée plus au Sud. Par la forêt de Carnelle et Saint-Martin-du-Tertre, elle est venue s'installer au nord de Villaines-sous-Bois. Elle reçoit, là, des munitions qui sont envoyées, sans délai, aux unités en ligne par la seule chenillette qui a survécu à la bataille, mais ce véhicule est atteint, en cours de mission, et mis hors d'état ; le ravitaillement se fera à bras d'hommes et arrivera jusqu'à la ligne de feu.

La journée du 12 est marquée par un redoublement de bombardement ennemi. A minuit, le régiment rompt le contact sous le feu des canons allemands et se porte sur Epinay, où la troupe peut faire une grande halte. Il reprend son mouvement à 18 heures avec, comme destination, Juvisy.
Il contourne Paris par le Nord-Est. A la porte de La Chapelle, le général de Division fait mettre plusieurs camions à la disposition du régiment. Ils embarquent, trois cents hommes environ et, sous le commandement du chef de bataillon **MITTLER**, et gagnent Juvisy non sans difficultés, d'ailleurs, en raison de l'encombrement du parcours.
L'ennemi sillonne les routes de tous côtés. Le convoi de la Division et les trains sont pris à partie et ne peuvent se dégager qu'après un petit combat qui leur cause quelques pertes.
La C.H.R. s'est repliée sur Drancy par la Croix-Verte, Moiselle, Stains, La Courneuve, les Quatre-Routes. Elle arrive à 7 heures, le 13 juin.
La marche est excessivement pénible pour les troupes. Le régiment est regroupé le 14 juin, vers midi.
La Division a pour mission de défendre la coupure de l'Orge.
Le bataillon **RAYNEAU** prend position à l'est de Morsang avec le P.C. du régiment.
L'ennemi reprend le contact dans l'après-midi. Le 29e R.I. est particulièrement pressé. Une attaque d'auto-mitrailleuses et de cavaliers est repoussée par ce régiment.
La journée se passe en actions d'artillerie.
Après une nuit assez calme, le boche attaque le 15 sur Juvisy, où le 89e R.I. tient ferme.
Vers 17 heures, la division, découverte sur ses flancs par le repli des division voisines, décroche à l'abri de quelques arrière-gardes. Le 56e se replie sur Fontenay-le-Vicomte, protégé par une compagnie commandée par le capitaine **TERRAS**, renforcée par deux sections du bataillon **MITTLER**. Cette compagnie, qui doit rester en place jusqu'à 22 heures, accomplira sa mission jusqu'au bout, mais, débordée, noyée dans les vagues ennemies, elle ne pourra rejoindre.
La Division se porte sur l'Essonne, dont elle doit tenir les passages entre Le Bouchet et Mennecey.
Le régiment est harcelé, pendant la marche, par les tirs d'armes automatiques de fractions ennemies, mais la riposte de nos éléments obligent les Allemands à se retirer et le 56e atteint Mennecey, entre 21 heures et 22 heures.
Le bataillon **RAYNEAU**, qui marche en tête, a dépassé le village mais, au moment où le bataillon **MITTLER** s'y engage, le boche revient à la charge et s'infiltre dans la localité ; il accueille le bataillon par un feu nourri. Le chef de bataillon fait contourner Mennecey par l'Ouest et peut reprendre son itinéraire. Il arrive à Fontenay-le-Vicomte entre 23 et 24 heures où le régiment se trouve regroupé ayant perdu, en route, quelques éléments de la compagnie **ROBIN**.
La C.H.R. a été fractionnée en deux tronçons : un convoi automobile groupant les trains du régiment et ceux du 89e R.I., sous le commandement du capitaine **POIRIER**, et un convoi hippomobile des deux régiments, commandé par un officier du 89e. Le vétérinaire **BLOT** est à la tête du T.R. du 56e. Après avoir quitté Drancy, elle a contourné Paris et, par Gros-Bois, au sud de Boissy-Saint-Léger et Fleury-Mérogis, elle est arrivée le 14 juin et peut ravitailler le régiment à Morsang, ce sera la dernière fois.
L'arrêt du régiment à Fontenay n'est que d'une heure. L'ordre est donné de se porter à Bunau-Nonnevaux. Les hommes sont harassés, la marche est lente. Bunau-Bonnevaux est atteint entre 9 heures et 11 heures, le 15 juin.
Mais déjà l'ennemi est signalé plus au Sud. Sa pression devient toujours plus étroite ; le régiment reçoit alors un nouvel ordre de repli. Celui-ci doit commencer à 18 heures. Un nouvel ordre le fixe à 21 heures.
Il s'agit, pour la Division, de se porter sur la Loire et de la traverser concurremment avec le 13e, 24e D.I. et 4e D.I.C., à Jargeau et Châteauneuf.

Le 56e, suivi des deux autres régiments, arrive à Champmotteux, où il lui est prescrit de stopper et d'organiser défensivement le village pour protéger le repli de la Division.
Vers 19h 30, des troupes motorisées ennemies, venant de la direction de Malesherbes, apparaissent à cinq cents mètres de la localité. Des chaînes de tirailleurs se portent sur Champmotteux, appuyées par des auto-mitrailleuses. Une de celles-ci est incendiée.
Devant le bataillon **MITTLER**, les Allemands, après avoir progressé de quelques centaines de mètres, lèvent les bras. Le chef de bataillon s'aperçoit que l'ennemi, usant d'une ruse déloyale, se fait précéder de soldats français, prisonniers, les poussant sous la menace de mitrailleuses légères. L'ennemi est arrivé à cent mètres, à peu près, de notre ligne, le crépuscule tombe. Le commandant **MITTLER** fait lever ses hommes et, secondé par les lieutenants **MANSON, LALLEMENT** et **BESSARD**, il se jette sur l'ennemi en incitant les prisonniers à se coucher.
Le boche n'attend pas l'abordage et s'enfuit. Poursuivis par les feux, une dizaine d'Allemands sont abattus, des prisonniers sont capturés. Interrogés, ils déclarent que tous les centres environnants sont tenus par des éléments cuirassés.
Le commandant **de QUERCIZE** fait néanmoins reprendre la marche vers le Sud mais, arrivé à Nangeville, il est avisé que les débris de la Division sont complètement encerclés.
Les effectifs sont réduits à une poignée d'hommes. Les compagnies ont un aspect squelettique. Depuis dix jours on marche, on se bat presque sans arrêt ; la valeur combative est réduite à peu de choses. Les reste de la Division, encerclés depuis cinq jours par des unités rapides, manquant de ravitaillement, sont à bout de forces.
Ils tombent le 16 juin au soir.
Les Allemands groupent leurs prisonniers dans la région d'Antony. C'est là, qu'apprenant la présence d'unités du 56e, M. **FOURCHELOT,** accompagné de Mme **FOURCHELOT**, malgré les difficultés inouïes du moment, vient avec une camionnette garnie de vivres qu'ils distribuent aux officiers et au soldat du 56e, en même temps qu'ils leur apportent un précieux réconfort moral. Ils renouvellent ce geste à plusieurs reprises. Les anciens de la guerre 1914-1918 n'ont pas oublié, et ce geste montre bien qu'ils ont conservé les traditions d'affectueuse camaraderie nées de la guerre.
Ceux qui sont tombés à leur poste de combat, sur les bords de la Somme, seront veillés par un ancien du 56e, M. **CUMINAL**, résidant à Amiens.
Ceux de la campagne de 1940 pourront s'inspirer des exemples donnés par leurs prédécesseurs.

Le convoi automobile de la C.H.R., évitant Malesherbes et Pithiviers, malgré quelques attaques ennemies, réussit à passer la Loire sous le bombardement aérien en laissant quatre voitures derrière lui.
Le 18 juin, il retrouve à Nançay la section de ravitaillement commandé par le lieutenant **ELIZON**, qui n'avait pu rejoindre le régiment.
Par Theilly, Mennetou-sur-Cher, Saint-Loup, il atteint Villefranche. Le 19 juin, il traverse Valençay, Entraygues, Heugnes, Angle-sur-Anglin. Du 21 au 25 juin, il chemine par Saint-Sauvin-sur-Gartempe, Pindray, Civray, Angoulême, Ribérac, Saint-Astier, Librac, Lalinde, Beaumont-en-Périgord, Montpazier, Curzon et La Même.
C'est dans cette dernière localité que le capitaine **POIRIER** apprend la signature de l'Armistice.
Le 26 juin, les éléments de la Division, restants, sont rassemblés dans la région de Beaumont-en-Périgord, et il est procédé à la démobilisation.
Le 56e régiment d'infanterie a de nouveau cessé d'exister.

Au cours de cette campagne, courte – quand on la compare à la guerre mondiale – le 56e régiment d'infanterie a fait tout son devoir et a bien rempli les missions qui lui ont été confiées.

Dans ce déluge effroyable de fer et de feu, au milieu de ces concentrations de moyens de destruction, l'âme du régiment s'est élevée à hauteur des circonstances.
Suivant la devise inscrite sur l'insigne du régiment, officiers, sous-officiers et soldats ont été ***« dignes de leurs aînés »***.

****

Ancestramil